

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

HORS SERIE

N° 2



DESTINS DE FEMMES

Exclusif : un hors série
entièrement réalisé par des femmes
Préface de François Kersaudy



www.39-45.org/histomag

Contact rédaction

juin1944@wanadoo.fr

fdumons@yahoo.fr

hell_on_wheels@noos.fr

EQUIPE DE REDACTION

Rédacteur en chef HM bimestriel :

Frédéric DUMONS

Rédacteur en chef hors série :

Philippe PARMENTIER

Frederic Dumons

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

Page 3 : Avant propos de Philippe Parmentier

Page 3 : L'éditorial de Danielle Lélard

Page 3 : Préface de François Kersaudy

Page 4 : Irena Sendler, mère des enfants de la Shoah

Page 7 : Témoignage d'Anaïs Blanchet

Page 9 : Témoignage d'Henriette Pierrel

Page 11 : Témoignage d'Emmanuelle Glain

Page 26 : Témoignage de Julienne Latteur

Page 29 : Témoignage de Madame Meunier

Page 30 : Mon expérience de la guerre par Tai Hamäi

Page 34 : Témoignage d'Antoinette Bouteville

Page 35 : Témoignage de Nelly Demoulin

Page 37 : Témoignage de Madame Ducluzeau Schaffner

Avant-propos

Par Philippe Parmentier

La genèse de ce hors-série a germé il y a maintenant presque deux ans lorsque trois femmes, membres du Forum « Le Monde en Guerre » eurent l'idée d'interroger, mais surtout d'écouter, des femmes ayant vécu cette période douloureuse de l'Occupation, mais aussi celle de la Libération, en France et en Belgique. Au fil des mois d'autres écrits nous ont été envoyés de Pologne ou du Japon.

Ce numéro est remarquable à plus d'un titre : il est entièrement conçu par des témoignages, souvent poignants mais aussi émouvants, de femmes aux destins quelques fois extraordinaires. Il l'est aussi par le fait qu'un historien connu et respecté, François Kersaudy, a eu l'amitié et la gentillesse d'en rédiger la préface. L'équipe de rédaction tient ici à le remercier chaleureusement. Sa contribution est pour nous le gage que notre travail est maintenant reconnu au delà de la sphère du Web historique.

Il est temps maintenant de vous laisser avec ces héroïnes, ces femmes remarquables.

En vous souhaitant une très bonne lecture. A bientôt

Editorial

Par Danielle Lélard

Lorsque je suis née, la guerre était finie depuis à peine trois ans... tout au long de mon enfance, j'ai vu les traces de cette guerre : des Jeeps, dans lesquelles les paysans descendaient au marché, des GMC, qui servaient à transporter tout un tas de choses, les traces de balles sur les murs des maisons, et surtout, surtout, les amitiés ou les haines indéfectibles entre certains membres de notre village... c'est vrai qu'on ne parlait pas à untel, il avait frayed avec les boches... celle-là, mieux vaut ne pas en parler... enfin...

Quand j'ai grandi, je me suis aperçue que ce qui s'était passé pendant la guerre était occulté, presque tabou... la vie avait repris, pourquoi parler de tout ça ?

Je n'ai pas cherché non plus. Et puis, quand maman voulait raconter... j'ai fait comme tous les jeunes : ça m'embêtait... Un peu comme avec pépé : « Tu vas pas encore nous raconter ta guerre... »

Le temps a passé... passé, et soudain, ce que nos parents savaient sans le dire est revenu à la surface... les arrestations, les massacres, les camps... Quoi ? On m'avait caché tout ça ? Et puis les parents vieillissaient... de moins en moins l'envie de parler.

Alors, mamans et grands-mères, pardon de ne pas vous avoir écoutées. Nous recueillons vos témoignages, maintenant, parce que nous savons que vous n'êtes plus là pour très longtemps. Vous êtes de moins en moins nombreuses, vous, les gardiennes du foyer et de la vie...

Notre respect vous accompagne, et surtout, surtout, notre immense affection, notre tendresse. Merci

Préface de François Kersaudy

Un beau projet que celui de faire raconter aux femmes leurs expériences de guerre. Comme témoins, comme victimes, comme actrices, comme bienfaitrices ou comme spectatrices, elles ont toutes une histoire à raconter, quelques fils dans la grande tapisserie d'un conflit qui les dépassait de beaucoup. Elles étaient jeunes, impressionnables, courageuses, idéalistes, et beaucoup n'avaient que très imparfaitement conscience du danger qu'elles couraient. Bien des éléments se recourent dans les histoires qu'on lira ci-dessous : la férocité des gestapistes, la complaisance de bien des soldats de la Wehrmacht envers les jeunes filles - ce qui en a sauvé plus d'une -, la préoccupation dominante de survie individuelle au sein de la population française, et enfin l'apparition des innombrables résistants de la dernière heure, d'autant plus féroces lors du départ des Allemands qu'ils avaient été timides lors de leur arrivée. Comment lire sans émotion le récit de la résistante Emmanuelle Glain, ou le document retraçant l'exploit de la Polonaise Irena Sendler, « mère des enfants de la Shoah » ? Il y a aussi ce précieux témoignage venu du Japon, où les survivantes du bombardement d'Hiroshima avaient toujours été d'une infinie discrétion.

Elles avaient quatorze ans en 1939 ou vingt ans en 1944, elles sont aujourd'hui largement octogénaires, elles ont chacune leur histoire et la racontent en termes simples et émouvants. Leurs mémoires restituent admirablement ce qui est si difficile à comprendre et à reproduire de nos jours : l'atmosphère si particulière de l'époque, dans des pays restés de longues années à la merci de la tyrannie totalitaire. Puisse l'exemple de ces dix femmes en inciter bien d'autres à livrer elles aussi leur témoignage sur ce cataclysme sordide et terrifiant, dont a tout de même émergé la petite lueur d'espoir d'une Europe enfin apaisée.



François Kersaudy est professeur d'Histoire à la Sorbonne et à Oxford. Il est spécialiste de la Seconde Guerre Mondiale, en particulier des relations entre les principaux acteurs alliés. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et notamment d'une biographie de Churchill (*Winston Churchill – Le pouvoir de l'imagination*, en cours de réédition) mais aussi une de Lord Mountbatten, la seule en français (*Lord Mountbatten – L'étoffe des héros*). Parmi ces ouvrages nous pouvons citer *De Gaulle et Churchill – La mésentente cordiale*, et *De Gaulle et Roosevelt – Le duel au sommet*. Actuellement il prépare une biographie d'Hermann Göring qui sortira à la rentrée.

Irena Sendler - La mère des enfants de la Shoah

Par Michel Grinberg

Ce document m'est parvenu en espagnol, sans indication de source. J'ai pensé qu'il serait bon de le traduire en français et de le diffuser.

La figure d'Oscar Schindler fut acclamée dans le monde entier grâce à Steven Spielberg qui s'en est inspiré pour faire un film, film qui a obtenu sept Oscars en 1993. Il racontait la vie de cet industriel allemand, qui sauva d'une mort certaine, près de mille juifs. Pendant ce temps, Irena Sendler demeurait une héroïne inconnue sauf dans son pays, la Pologne. Ces actes étaient d'ailleurs peu connus dans son propre pays sauf de quelques historiens. Les années pendant lesquelles la Pologne était communiste, ont effacé ses exploits des livres officiels d'histoire. De plus, elle n'avait jamais raconté à personne, sa vie durant ces années.

Mais à partir de 1999, son histoire a commencé à être connue grâce à un groupe d'étudiants d'un institut de recherches historiques du Kansas, et à leur travail de fin d'études sur les héros de la Shoah. Lors de leurs recherches ils ne trouvèrent que peu d'éléments sur Irena. Mais ils découvrirent un fait surprenant : elle aurait sauvé la vie de plus de deux mille cinq cents enfants !!

Comment se faisait-il qu'il n'y ait eu que si peu d'informations sur cette personne ?

A leur grande surprise, quand ils voulurent rechercher sa sépulture, ils découvrirent qu'il n'y en avait pas car tout simplement cette femme extraordinaire était encore en vie¹.

Lorsque l'Allemagne envahit son pays en 1939, Irena était infirmière au Bureau d'aide sociale de Varsovie, où elle gérait les cantines populaires de la ville. En 1940 les nazis établirent un ghetto à Varsovie. Irena, horrifiée par les conditions de vie dans celui-ci, rejoignit le Conseil pour l'aide aux Juifs. Puis elle intégra les bureaux sanitaires qui

devaient lutter contre les maladies contagieuses. Comme les envahisseurs allemands craignaient une épidémie de typhus, ils permirent aux polonais de contrôler ces établissements. Très vite, elle se mit en contact avec les familles auxquelles elle proposait de faire sortir leurs enfants hors du ghetto. Mais elle ne pouvait leur garantir de réussir à coup sûr. C'était un moment terrible ; elle devait convaincre les parents de lui confier leurs enfants alors que ceux-ci lui demandaient : *"Pouvez-vous me promettre que mon enfant vivra...?"* Mais qui pouvait le leur garantir ?



Expulsion de familles juives du ghetto de Varsovie (Collection Roger-Viollet)

La seule certitude était d'attendre une mort certaine s'ils restaient dans le ghetto. Les mères et grands-mères ne voulaient pas se séparer de leurs enfants et petits-enfants. Irena le comprenait parfaitement étant elle-même mère; elle savait parfaitement que le moment le plus dur de cette démarche était la séparation d'avec les enfants. Parfois, quand Irène venait avec ses assistantes rendre visite aux familles pour les faire changer d'avis, elle constatait que certains avaient déjà été emmenés dans les trains dont le terminus était un des camps de la mort. Cette triste constatation lui donnait encore plus de courage et lui donnait encore plus de force pour sauver davantage d'enfants.

¹ Ce texte a été écrit avant le décès de Madame Sendler

Elle commença par les faire sortir en ambulance, comme victimes du typhus. Mais très vite elle utilisa tous les moyens à sa disposition pour les cacher et les faire sortir du ghetto : sacs d'ordures, boîtes à outils, emballages de marchandises, sacs de pommes de terre, cercueils... Entre ses mains, tout se transformait en moyen de transport pour permettre aux enfants de s'échapper.



Elle réussit à recruter au moins une personne dans chacun des dix centres du Département de l'aide sociale. Grâce à elles, elle établit des centaines de fausses pièces d'identité avec de fausses signatures pour donner une identité temporaire à ces enfants juifs. Irena ne voulait pas seulement maintenir ces enfants en vie. Elle voulait aussi qu'un jour chacun de ces enfants puisse recouvrer leur vrai nom, leur vraie identité, leur histoire personnelle, leur famille.

Ainsi, décida-t-elle d'archiver les noms de chaque enfant ainsi que leur nouvelle identité. Elle prenait soin de noter tous les éléments qui pourraient leur faire recouvrer après la guerre leur véritable identité. A cette fin elle consigna l'ensemble des renseignements sur des petits morceaux de papier qu'elle gardait dans des boîtes de conserve avant de les enterrer sous un pommier dans le jardin de son voisin. Elle conserva ainsi, sans que personne ne la soupçonne, le passé de deux mille cinq enfants et ce, jusqu'au départ des nazis. Mais un jour les nazis eurent vent de ses activités.

Le 20 octobre 1943, Irena Sendler fut arrêtée par la Gestapo et emmenée à la prison de Pawiak pour y être interrogée et torturée. Durant son emprisonnement et entre les séances d'interrogatoire, elle trouva dans un coussin de paille de sa cellule, une image de Jésus Christ. Elle la conserva précieusement, comme si cette découverte tenait du miracle. Cette image l'aidera

pendant les durs moments de sa vie. Elle l'a garda jusqu'en 1979, puis elle s'en sépara en l'offrant au Pape Jean-Paul II.

Ces enfants déportés n'ont pas eu la chance d'être secourus par Irena Sendler (DR)

Irena était la seule à connaître les noms et adresses des familles qui avaient recueilli les enfants juifs; elle endura la torture et refusa de trahir ses collaborateurs ni aucun des enfants cachés. En plus de tortures innombrables, on

lui rompit les os des pieds et des jambes. Mais personne ne put rompre sa volonté.

Pour ses actes elle fut condamnée à mort.

La sentence ne fut jamais exécutée. En effet sur le chemin de l'échafaud, le soldat qui l'accompagnait la laissa s'échapper. La Résistance polonaise avait soudoyé le garde. On ne voulait pas qu'Irene meure avec le secret de la cachette des enfants. Pour éviter que la Gestapo ne continue à la chercher, son nom figura officiellement sur la liste des exécutés.

Irena poursuivit ainsi ses actes héroïques mais sous une fausse identité. A la fin de la guerre, elle déterra elle-même les bouteilles et les boîtes de conserve, et utilisa ses notes pour retrouver les enfants qu'elle avait placé dans des familles adoptives. Elle essaya de les réunir avec leurs proches, disséminés dans toute l'Europe. Mais la majorité d'entre eux avait perdu leur famille dans les camps de concentration et d'extermination.



Les enfants du Ghetto de Varsovie essayent de survivre en mendiant (1941). Bundesarchiv

Des années plus tard, quand son histoire apparut dans un journal, accompagnée de photos de l'époque, plusieurs personnes la reconnurent et l'appelèrent pour lui dire : *“Je me rappelle ton visage... je suis l'un de ces enfants que tu as sauvés, je te dois la vie, je te dois mon avenir et je voudrais te rencontrer ...”*

Son père, un médecin, qui mourut du typhus quand elle était encore petite, lui avait appris la règle de vie suivante : *“Aide toujours celui qui est en train de se noyer, sans considération de religion ou de nationalité. Aider chaque jour quiconque est une nécessité que doit te dicter ton cœur”*. Irena essaya de suivre cette règle tout au long de sa vie.

Irena est restée des années clouée dans un fauteuil roulant. Son handicap était la conséquence des tortures infligées par la Gestapo.

Elle ne se considère pas comme une héroïne. Elle n'a jamais voulu tirer de gloire de ses nobles actions.

A chaque fois qu'on lui parle de ses actes héroïques, ou de ce qu'elle a fait pendant la guerre en sauvant ces enfants, Irena dit :

“ J'aurais pu faire plus et ce reproche me poursuivra jusqu'au jour de ma mort.”

En guise de conclusion, voici quelques strophes écrites par Madame Sendler

*“On ne plante pas des graines de nourriture.
On plante des graines de bonnes actions.
Essayez de faire des chaînes de bonnes actions pour les entourer et les faire se multiplier”.*

En 1965, elle fut honorée à Yad Vashem du titre de « Juste parmi les Nations ». En 2003, elle fut décorée de l'Ordre de l'Aigle Blanc, la plus haute distinction civile polonaise.

En octobre 2006, Irena Sendler, âgée de 96 ans, a été proposée par le Parlement polonais pour le Prix Nobel de la Paix

En mars 2007, le gouvernement polonais de Lech Kaczynski a proposé qu'elle soit élevée au rang d'héroïne nationale, ce que le sénat a voté à l'unanimité

Irena Sendler s'est éteinte à Varsovie en mai 2008.



Irena Sendler (DR)

Témoignage d'Anaise Blanchet

Recueilli par Danielle Lélard



Anaise BLANCHET est née le 23 février 1923 à Guénin (56), mère de 6 enfants et veuve depuis 1999.

J'avais 16 ans en septembre 1939, je vivais avec mes parents, près de Chartres, à Nogent le Phaye pour être précise.

Il faisait chaud cet après-midi de fin d'été, nous étions dans un champs, occupés à arracher des haricots. C'est à ce moment, à cet endroit, qu'on entendit les cloches sonner, c'était le glas, annonciateur de la guerre. Mes parents ont dit : « *ça y est, ça recommence !* »

Mes parents et moi-même avons « organisés » une réunion avec des gens du village. On a discuté de qui allait partir, aucun de chez nous n'était concerné, papa était trop vieux et mes frères trop jeunes...

Juin 1940, l'exode

Nous avons fait l'exode comme les autres avec l'idée de sauver quelques meubles, mais avant tout de sauver notre peau et puis de quoi manger quelques jours. Nous avons une voiture à cheval que le patron de mon père nous avait prêtée et nous sommes partis... Alors on faisait, je ne sais pas, à peu près dix km par jour. Une copine et moi avions chacune un vélo, on allait à l'avant pour essayer de trouver un peu quelque chose à manger, mais on ne trouvait rien parce que les villages étaient déserts, les gens étaient déjà partis, il n'y avait pas de boulanger, tout était fermé, on entraît dans des fermes pour demander un peu d'eau, on nous la faisait payer un prix exorbitant... c'est tout. Il faut dire aussi qu'il y avait quelques « profiteurs » qui

volaient un peu tout sur leur passage, maman a bien capturée quelques volailles qui s'étaient un peu hasardées hors des fermes et a soulagée quelques vaches qui meuglaient tant leurs pis étaient gonflés de lait. Rien de répréhensible...

On avait pris la direction des ponts de la Loire, nous sommes même allés jusqu'à Saumur, d'autres avaient pris des directions différentes, certains sont partis dans les Charentes.

A Saumur, on est entrés dans une grande propriété, on s'est installés dans le parc pour manger et dormir, je sais plus quelle heure il était... Et nous avons entendus des motos arriver, c'était les allemands qui rentraient en side-car, avec leur grand manteau et puis leur casque, tout ça... Là, on a eu drôlement la trouille, à telle point que mes deux frères qui avaient à l'époque huit et dix ans ont sautés dans un fossé et ils ont fait ce qu'il y avait à faire dans leur pantalon tellement ils ont eu peur les pauvres. Alors, les allemands ne nous ont pas fait de mal, ils nous ont dit simplement : « *Vous n'avez plus qu'à faire demi-tour et rentrer chez vous* ».

Il faut bien dire que le retour a été bien plus périlleux parce qu'à l'aller nous étions seulement quelques voitures qui se suivaient, mais pour revenir il y avait beaucoup de monde sur la route, il y avait même des soldats français... pas qui désertaient, mais qui avaient perdu leur régiment et ils se mettaient avec nous. Et c'est là que nous avons été mitraillés par les italiens, enfin, disons que les avions étaient italiens, maintenant, ce qu'il y avait dedans... on n'en sait rien. Avec les soldats français, on se gênait mutuellement, ils nous reprochaient de se mêler à eux et nous leur reprochions de se mêler à nous ! Les uns attiraient les autres alors on leur disait que c'était de leur faute si on était mitraillés... Mais enfin, on n'a pas vu trop d'atrocités sur la route à part quelques chevaux morts qui avaient été touchés par les mitraillages, des charrettes qui avaient brûlées.

Lorsque nous sommes revenus chez nous, la maison n'avait pas été pillée au contraire de certaines qui étaient davantage sur le chemin de l'exode.

La vie reprend

La vie à la ferme a repris son cours... Nous avons de la chance, aucune garnison allemande n'était présente à Nogent le Phaye.

A cette époque, pendant l'Occupation, j'ai travaillé dans deux bars à Chartres... Et ça se passait pas si mal finalement. J'avais une chambre en ville qui était assez loin de mon lieu de travail. Je me souviens d'un soir, je suis tombée sur deux soldats allemands qui faisaient une patrouille. Ils m'ont demandé où j'allais et après leur avoir répondu, ils m'ont dit qu'ils allaient m'accompagner jusque chez moi car ils ne voulaient pas que je sois importunée par des passants mal intentionnés... Ce qu'ils firent avec grande politesse.

Pendant cette période, j'ai également travaillé à l'Hôtel Piazza de Paris. Comme je faisais les ménages, l'hôtel était vide pendant mon activité, je ne voyais donc que très peu les occupants. Il n'y avait qu'au moment des alertes que nous les apercevions courant dans tous les sens, quelquefois leurs godasses à la main, ça nous faisait bien rire, surtout qu'ils n'étaient pas les derniers à descendre aux abris.

En fait, comme je travaillais le plus souvent dans des restaurants, je n'ai jamais vraiment souffert des rationnements, je donnais même mes tickets à maman qui, bien qu'ayant des volailles, des lapins et un potager, avait tout de même mes cinq frères à nourrir. Papa, lui, était nourri à la ferme où il était charretier. Malgré tout, certaines denrées étaient difficiles à trouver, comme le beurre ou le pain surtout que les tickets de rationnement n'étaient pas toujours utilisables, par exemple, nous avions des tickets pour acheter de la banane séchée, ce qui était difficile à trouver dans la campagne beauceronne.

Il faut dire qu'en ces temps là, il n'était pas d'usage de manger de la viande tous les jours, les œufs ou le rata² était souvent notre quotidien. En fait, on

² Mauvais ragout - ndlr

arrivait toujours à se débrouiller, surtout que nous avions la chance d'habiter la campagne. Pour le chauffage, c'était pareil, nous avions le bois de chauffage sur place, alors qu'à la ville... Une anecdote amusante : en face de la ferme, il y avait un campement avec quelques soldats allemands, ma mère lavait leur linge et parmi eux, il y en avait deux qui venaient régulièrement à la ferme pour couper les cheveux de mes frères !

Je travaillais de nouveau dans un café de Chartres lorsque les Alliés ont débarqués sur les côtes normandes. Qu'allait-il se passer ? La joie et l'espoir se mêlaient étrangement à l'incertitude et à l'angoisse. Mais on a commencé à faire la fiesta quand même... assez discrètement bien sûr car les allemands étaient de plus en plus nerveux.

Nous avons entendu à la radio que quand on verrait les avions tourner d'une certaine façon autour des clochers de la cathédrale, il faudra se cacher ou évacuer car des bombardements importants allaient toucher la gare de Chartres.

Alors on s'est sauvés et on s'est mis à l'abri dans une cave de deuxième sous-sol. C'est là, dans cet abri, que nous avons tous été « soufflés », que nous avons décollé de terre sans qu'aucun bruit ne puisse nous donner une explication. Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes, il me semble, qu'un grondement puissant est parvenu à nos oreilles.

Le lendemain, nous apprenions qu'un très important dépôt de munition allemand, appelé « la Poudrière » venait de sauter suite aux bombardements. Il était situé à Pierres, près de Maintenon, à une distance d'environ 12 km de notre abri.

Durant quelques jours, des poches de « résistants » allemands cachés dans la cathédrale et dans le cimetière de St Chéron ont données beaucoup de fil à retordre pour être délogées car ces allemands étaient dans des endroits difficiles d'accès et en surplomb de la ville sur laquelle ils tirèrent et firent beaucoup de victimes.

Les premiers américains que j'ai vus, avaient une crête rouge sur la tête, on les appelât spontanément les Iroquois. Mais on s'en méfiait tout de même car ils arrivaient un peu comme des sauveteurs, comme si on leur devait tout... Moi, au café, je n'ai pas eu trop de désagréments, mais il y en a beaucoup qui se sont plaint des américains plus que des

allemands. C'était pas la même discipline, il y avait bien la MP qui patrouillait tous les soirs et surveillait que tous les cafés soient fermés à l'heure, mais il y avait tout de même des conneries de faites. Pour résumer, les américains arrivaient plus en conquérant, sûrs d'eux, alors qu'on sentait plus les allemands sur le qui-vive, ils avaient toujours un peu la trouille parce que leurs patrouilles étaient très sévères.

Lionel, mon « fiancé » s'était engagé en 1942 dans l'aviation et simultanément, a rejoint le maquis en Auvergne pour échapper au STO et à la colère des allemands avec qui, lui et sa bande de copains s'étaient très mal comportés. J'étais enceinte de sept mois quand il est parti... Je suis restée deux ans sans nouvelle, je ne savais pas s'il était mort ou vivant. Par des filières clandestines, il parvenait à envoyer des lettres à sa mère dans lesquelles il y avait toujours une partie qui m'était destinée. Sa mère ne m'a jamais rien dit à ce sujet. Il faut dire que nous étions fâchées, elle et moi, depuis qu'elle avait refusée que j'épouse son fils.

Elle estimait qu'elle était plus dans le besoin que moi et que c'était à elle de percevoir une pension si son fils Lionel disparaissait à la guerre. Je ne revis Lionel qu'en 1945 et nous nous mariâmes cette année là à Nogent le Phaye. Notre fille avait trois ans le jour de notre mariage.

Comme tous les villages après la Libération, celui de Nogent le Phaye a connu ses drames. Le seul crime de cette femme de Nogent avait été de laver du linge pour les allemands trois fois la semaine à Chartres. Elle a été emmenée par des « soi-disant » FFI dans le cimetière où elle a été tondue et fusillée sans autre forme de procès. Cette « affaire » a fait du bruit pendant longtemps à Nogent le Phaye.

Voilà un peu l'histoire de mon vécu pendant la guerre, j'ai du oublier plein de souvenirs et déformer quelques autres. Ces événements sont relatés comme je les ai vus, comme je les ai ressentis... Je ne suis pas à l'abri d'erreurs de perception ou de mémoire.

Témoignage d'Henriette Pierrel

Recueilli par Danielle Lélard

« Je suis née le 1^{er} janvier 1921 à Laigle, dans l'Orne. Mes parents étaient bretons pure souche, mais étaient venus s'installer en Normandie après la Grande Guerre... J'ai un frère, six ans plus jeune que moi, décédé en 1999.

Mon père avait été au Chemin des Dames, puis Verdun, les tranchées pendant quatre années ! Alors quand la guerre a éclaté, ça a été épouvantable pour lui...

J'étais une bonne élève, et j'ai appris un bon métier. J'étais secrétaire, à Paris, à la banque d'Indochine et comptoir des Métaux Précieux, qui n'existe plus maintenant, enfin je crois... Je logeais dans une pension pour jeunes filles, rue de Laborde, nous vivions là à une vingtaine, tout se passait bien. Puis les Allemands sont entrés dans Paris, et la vie a pris une autre tournure ! On a eu droit aux carnets de tickets de rationnement, au couvre-feu, aux

contrôles d'identité. Pourtant, je me souviens que nous avons beaucoup ri pendant cette période, nous avions vingt ans, et à cet âge...

Comme nous étions très coquettes, nous avions des trucs :

Comme les bas de soie étaient introuvables, du moins pour nous, nous nous faisons un trait avec notre crayon à sourcil sur la jambe pour en imiter la couture (attention quand il pleuvait, ça devenait très vite sale).

L'eau sucrée sur les cheveux humides faisait « tenir » les cheveux mais il fallait se les laver très souvent sinon les cheveux ressemblaient à du fil de fer !

Je crois que j'ai vu tous les films, toutes les pièces de théâtre, qu'il y avait à Paris à cette époque-là. Il faut dire que les salles de spectacle étaient presque

les seuls endroits chauffés l'hiver et que notre logement était glacial. On se promenait toujours à trois ou quatre, c'était encore le meilleur moyen pour ne pas être trop « embêtées » par ces messieurs en vert-de-gris... Je me souviens que nous avions l'habitude de trimbaler une paire de ciseaux dans notre sac quand nous étions dans le métro. Il y avait souvent des marins allemands en permission, et ils portaient sur leur bonnet de longs rubans qui leur pendaient dans le dos ... Le grand frisson était de couper ces rubans ! Mon Dieu, si on avait été prises ! J'en ai eu longtemps des frayeurs rétrospectives !

Le foyer où nous habitons n'avait pas de réfectoire, par conséquent nous avions des petits coins cuisine, ce qui nous permettait de nous faire à manger... alors les files d'attente devant les magasins et les tickets de rationnement, on a connu ! Comme plusieurs de mes camarades, j'avais la chance d'avoir mes parents à la campagne... mon père était garde-chasse, maman était à la maison et s'occupait du jardin, des volailles et des vaches... Nous vivions à l'orée de la forêt, à l'écart du village. Ainsi Papa, de par sa fonction, nous a ramené bien souvent un beau lièvre et même, une fois, un chevreuil ... tout ça au nez et la barbe des « doryphores » ! On les appelait comme ça parce qu'ils grouillaient partout, comme ces sales bêtes sur les patates !

Tous les quinze jours ou trois semaines, je rentrais à la maison, les trains étaient toujours bondés, beaucoup de gens allaient à la campagne pour se ravitailler. Je revenais sur Paris avec ma valise pleine de beurre, avec un bon poulet ou un lapin, et des légumes... La fête ! Je n'ai jamais été contrôlée dans le train ou à la gare St Lazare... J'avais la chance d'être blonde, aux yeux bleus, et j'étais plutôt jolie... ça aide ! Un beau sourire, et hop ! Je passais comme une fleur...

Vers la fin de la guerre, les alertes sont devenues quasiment incessantes. Toutes les nuits, c'était la cavalcade pour rejoindre notre abri... Cela pouvait durer une demi-heure comme trois ou quatre heures ! Le lendemain matin, nous n'étions pas très fraîches !

Mais bon, nous étions ensemble, et aucune d'entre nous n'a jamais été blessée.

Peu de temps avant le débarquement du 6 juin 44, je suis rentrée à la maison... Les rumeurs se faisaient de plus en plus précises, et je voulais être avec mes parents s'il se passait quelque chose. Eh bien on peut dire qu'on a été servi ! Dès l'aube du 6 juin, nous avons entendu un bruit de tonnerre continu, ça a duré toute la journée, et pourtant nous étions à une centaine de kilomètres de la côte ! Les jours suivants, nous avons vu les Allemands prendre la route de la côte... il y avait une très forte garnison à Laigle, et même dans notre village.

Ce furent des jours de grande confusion, et certains qui n'avaient pas le nez bien propre, ont commencés à tourner casaque ! Il y en a beaucoup qui ont retrouvé leur fusil, soigneusement caché pendant l'Occupation ! Tout le monde était devenu résistant, tout d'un coup, comme par enchantement ! Mais pas tout de suite... Ils ont attendu l'arrivée des américains ! Et là, armés de leur pétoire, ils étaient prêts à repousser les « boches » jusqu'à Berlin !

Je suis remonté sur Paris dès la fin du mois de juin. La vie à Paris est devenue bien dure, les allemands qui étaient encore là étaient prêts à tirer sur tout ce qui bougeait, on a eu bien peur, très souvent...

Le grand souvenir de ma vie, c'est quand Paris a été libéré, au mois d'août, j'étais là, j'ai vu le Général de Gaulle qui descendait les Champs Elysées. Nous étions tous fous, jamais je n'ai embrassé autant de gens dans ma vie ! Nous étions soulés de bonheur, de soleil, jamais je n'ai ressenti aussi grande joie, il m'arrive encore d'en rêver !

La guerre n'était pas finie, bien sûr, mais « ils » étaient partis, c'était le principal... La vie normale a mis quand même un certain temps avant de reprendre, on a eu encore des tickets pendant un bon moment, mais bon, quelle importance !

Je suis rentrée à la maison assez rapidement, mon père était très malade, il est mort cette année-là... J'ai trouvé du travail à Laigle, j'ai abandonné Paris, je me suis mariée... la vie, quoi !

Quand je vois mes petits-enfants, je me dis que même si nous avons vécu des moments terribles, au moins, nous avons quelque chose de formidable : l'espoir !

Mon journal - Témoignage d'Emmanuelle Glain

Cet article est extrait d'un journal écrit par Madame Emmanuelle Glain, membre du Forum 'Le Monde en Guerre'. Madame Glain y raconte les événements qu'elle a vécus pendant la Seconde Guerre Mondiale, notamment pendant la Libération de Paris. Elle nous parle aussi des membres de sa famille, qui comme elle, se sont engagés dans les mouvements de la Résistance, de ses rencontres, de ses amis dont certains ne sont pas revenus de là-bas, afin que l'on ne puisse pas les oublier.

Nous la retrouvons en septembre 1939. Sa famille s'est installée, peu de temps après la 1^{ère} Guerre Mondiale en Savoie. Emmanuelle est alors âgée de quatorze ans.

C'est à Francin que nous avons vu Maman revenir de Chambéry en nous annonçant « *mes pauvres enfants, je vous annonce la guerre* ». Nous ne réalisions pas trop ce qui arrivait. J'avais quatorze ans et je ne comprenais pas qu'elle s'inquiète comme ça. Seulement elle, avait connu la guerre précédente, elle savait ce que ça voulait dire et elle avait, bien sûr, peur pour nous.

Très vite le village a été envahi par les soldats, ils étaient là je crois pour l'entretien des armes, des canons surtout et les gosses que nous étions trouvaient que c'était un changement agréable.

A Francin, j'avais quatorze ans



A la rentrée des classes par contre, les choses avaient bien changé. Le lycée de filles avait été

réquisitionné pour devenir un hôpital militaire et le seul lycée restant était le lycée de garçons. Nous y allions le matin et les garçons l'après midi. A l'époque il n'était pas question d'avoir des classes mixtes. Ce qui n'a pas empêché de juteuses correspondances de s'échanger, écrites sur les bureaux par les occupants successifs desdits bureaux.

Et puis la « drôle de guerre » s'est installée, pas beaucoup de changement pour notre famille puisque Papi³ était réformé. Mais beaucoup d'hommes étaient mobilisés, il y avait beaucoup d'uniformes dans les rues, on demandait des nouvelles des soldats à leur famille. Il y avait aussi la Défense Passive, c'est-à-dire qu'il fallait calfeutrer les fenêtres pour qu'aucune lumière ne puisse se voir. Il n'y avait pas d'éclairage dans les rues et les rares voitures qui circulaient de nuit avaient leurs phares barbouillés en bleu, c'était d'ailleurs très dangereux et il y a eu des accidents.

Du côté de la guerre il ne se passait rien. La radio annonçait « rien à signaler sur l'ensemble du Front ».

Aux environs de mois de mai 1940, Papi a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur et il y a eu une cérémonie à Aix les Bains, en présence de ses amis amputés et des anciens combattants. Il devait devenir Officier de la Légion d'Honneur quelques années plus tard. C'était un grand événement pour lui, mais les nouvelles qui arrivaient du Front étaient catastrophiques. Le Front était enfoncé, les Allemands avaient tout simplement contourné la Ligne Maginot en passant par la Belgique, l'invasion de la France était commencée. Les populations du Nord et de l'Est de la France étaient sur les

³ Le père d'Emmanuelle Glain - ndlr

routes, suivies bientôt par les parisiens, c'était l'exode.

Voyant la rapidité des événements, mes parents décidèrent que nous ne pouvions pas rester en ville à Chambéry et qu'il fallait partir à la campagne. Anne Marie avait une amie qui avait de la famille dans un petit village, près des Echelles, une famille qui acceptait de nous recevoir, le temps pour nous de trouver une solution. C'est donc à Saint Franc que nous sommes tous débarqués du car, c'est-à-dire mes parents, mon grand père, mes deux sœurs, mon frère et moi.



Ma sœur aînée Anne-Marie

La famille dans laquelle nous arrivions était assez surprenante. En 1940, il n'y avait pas encore l'électricité à Saint Franc et ça donnait une impression d'un autre temps avec les lampes à pétrole. De plus, la manière de vivre était celle d'autrefois, les femmes ne mangeaient pas à table avec les hommes, le père, un des fils et les deux ouvriers. Les femmes elles, mangeaient debout à côté de la cuisinière. Il y avait Mademoiselle Anaïs, la sœur du maître de maison qui servait un peu de servante à sa belle sœur après avoir été lésée au moment du partage, mais les filles n'avaient pas le droit aux terres, le domaine ne devant jamais être morcelé.

Nous avons été très bien reçus dans cette famille. Nous y sommes restés quelques jours et je suppose que c'est grâce à eux que mes parents ont trouvé la maison à louer dans laquelle nous devions passer plusieurs mois.

C'est à ce moment que nous avons fait connaissance avec la famille Chevron. On nous avait loué l'ancienne maison de famille, à côté de la maison principale qui avait été construite quelques années plus tôt. Il n'y avait bien sûr, pas non plus l'électricité (elle a été installée à Saint Franc dans les années 50) ni l'eau courante, il fallait aller la chercher au lavoir devant la maison principale, mais je garde un bon souvenir de cette période.

C'est dans cette maison que la guerre nous a rattrapé. Un matin nous avons été réveillé par des rafales de mitrailleuse contre le mur de la maison et Papi nous a fait nous coucher par terre. Un moment plus tard, Anne Marie a voulu sortir et elle a vu arriver un soldat français qui courait en descendant le chemin. Il avait la ceinture rouge de l'armée coloniale et il criait « *moi Sénégalais, moi pas boche* » on l'a cru sur parole. Anne Marie lui a dit de rentrer à l'abri chez nous, mais il lui a répondu « *si moi rentrer, vous tous fusillés* » et il est reparti en dévalant la colline à travers champs. Par bonheur, nous avons appris plus tard qu'il s'en était sorti.

C'est quelques jours après que les allemands sont venus à la ferme acheter des œufs, mais surtout demander à notre propriétaire Monsieur Chevron qui était maire du pays, s'il n'y avait pas de soldats français cachés par la population, ils cherchaient en particulier les Sénégalais.

Il faut à ce sujet raconter une anecdote. Un soldat sénégalais était entré dans une ferme au grand effolement de la brave dame qui, de sa vie n'avait jamais vu d'homme noir et qui lui a déclaré « *c'est pas parce que vous vous êtes passé la figure au cirage, je sais bien que vous êtes un boche..* »

Ce jour là, Monsieur Chevron a accueilli les allemands avec beaucoup de calme et de dignité, il était comme Papi un ancien de la guerre 14/18, il était donc dans le même état d'esprit que lui. Il a signé tout ce qu'ils ont voulu sur un petit carnet. Et puis après leur départ, il est monté tranquillement au sommet du village chez l'aînée de ses filles,

mariée et dont le mari était mobilisé. Elle avait bien besoin de lui pour soigner les deux soldats sénégalais blessés qu'elle cachait et qu'il fallait évacuer en lieu sûr.

Mes parents étaient retournés quelques jours à Chambéry, en passant par la montagne, Chambéry où d'ailleurs en 1940 les troupes allemandes ne sont pas venues, alors qu'à Saint Franc nous avons été aux premières loges.

Donc lors de ce séjour à Chambéry, ils avaient rencontré un soldat sénégalais, à qui Papi avait offert une limonade et qui leur avait expliqué comment, prisonnier des allemands, il s'était évadé: le camp était entouré de barbelés sur trois cotés, le quatrième côté étant une rivière ; or, de son état notre homme était pêcheur de caïmans, on peut imaginer comme la rivière l'avait gênée. Il expliquait que pour chasser les caïmans, il suffisait de mettre son bras et son couteau dans la gueule de la gentille petite bête et de tourner son couteau lorsque la gueule se refermait. Tout simple non ?

Et puis nous sommes revenus à Chambéry et nous avons commencé à avoir bien faim et bien froid. Nous étions en zone libre, nous n'avons donc pas eu tout de suite les répercussions des lois allemandes sur les juifs. Dans notre région ils n'ont d'ailleurs jamais porté l'étoile jaune.

Mon grand père est mort en février 1942, comme nous tous, il avait eu faim et froid, j'avais 17 ans et c'était un peu l'insouciance de l'enfance qui s'en allait.

Au printemps suivant, sténo dactylo débutante, j'avais du mal à trouver un emploi, j'en ai donc accepté un à Frontenex à 7 kilomètres d'Albertville, dans une scierie-exploitation forestière et je vivais dans un hôtel faisant office de petite pension de famille.

C'est dans cet hôtel que j'ai vu arriver de nombreux clients, en majorité parisiens, tous juifs, qui étaient là pour se protéger des rafles. C'est à ce moment là aussi que j'ai rencontré Charles. Son père s'était fait engager comme manœuvre à la scierie, il avait une forte personnalité. Il était venu là parce que la scierie était réquisitionnée pour fournir du bois à l'organisation TODT (construction du mur de

l'Atlantique et le personnel était donc un peu protégé). Charles avait six ans, les boches ne devaient pas le trouver et grâce à une grande solidarité, ils ne l'ont pas eu.

Armelle à l'époque était employée à la Préfecture de la Savoie, service des cartes d'identité, et c'est là que, tout de suite elle a commencé à faire des cartes plus vraies que nature pour les gens en difficulté, elle en a même fait pour Jean Moulin.

Les allemands avaient fait instituer la loi du S.T.O. Ils avaient commencé par inventer la relève. Si des travailleurs partaient volontairement pour l'Allemagne, des prisonniers de guerre seraient libérés en échange. Ca n'a pas marché du tout. Alors, le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) concernait en priorité les jeunes gens nés en 1922. Ils avaient 20 ans et ils devaient tous partir. C'est à ce moment là que la falsification des cartes d'identité a vraiment commencé. Armelle en faisait beaucoup. Plus personne n'était né en 1922, et curieusement ils étaient tous nés dans des pays où la guerre avait détruit les états civils.

Armelle



Armelle s'était entendue avec une jeune fille qui travaillait au service des cartes d'alimentation à la Mairie et, à elles deux elles faisaient des dossiers

complets, car sans carte d'alimentation, personne n'aurait pu acheter même un morceau de pain. J'avais parlé assez vite à ma sœur des gens qui habitaient l'hôtel de Frontenex, et pour eux aussi elle a fait de nombreuses cartes d'identité.

Cet été 1943, j'ai trouvé du travail à Chambéry et je suis revenue vivre avec la famille. Je travaillais toujours comme sténodactylo, mais à la Garde des Communications qui était un service inventé par Vichy. Il consistait à réquisitionner des hommes valides pour les envoyer, de nuit de préférence, surveiller les voies ferrées pour le cas où des « terroristes » viendraient essayer de faire dérailler les trains allemands. Les gens qui travaillaient là, n'étaient pas vraiment motivés, surtout à une époque où on commençait tout de même à sentir le vent tourner, mais pour la plupart, cette obligation les protégeait contre un départ en Allemagne. La grosse plaisanterie du moment était de dire à « ces requis civils » : - *« N'oubliez pas de prendre avec vous un foulard et des ficelles, pour que les résistants puissent vous bâillonner et vous attacher, et qu'on ne vous accuse pas d'être leurs complices »*.

J'ai d'ailleurs eu l'occasion dans ce bureau de rendre un service à la Résistance. Armelle était déjà complètement engagée et je n'ai pas eu à aller loin pour faire parvenir un renseignement inespéré.

J'étais la dernière au bureau ce soir là, je finissais un travail quand il y a eu un appel téléphonique. On téléphonait de Culoz pour demander d'envoyer de toute urgence une garde pour cinq trains de munitions destinés aux allemands, qui devaient passer toute la nuit là et pour lesquels ces Messieurs se faisaient beaucoup de soucis. Je ne pouvais rien faire, puisque tout le monde était parti du bureau, mais Armelle, elle, a bien su faire le nécessaire. Nous n'en avons pas eu le détail, bien sûr, mais on nous a affirmé que ces trains n'étaient pas allés bien loin, en tout cas, pas là où on les attendait.

Armelle avait aussi une autre activité à la Préfecture, qui lui a bien rendu service plus tard. Elle avait été une très bonne élève en allemand au lycée et elle servait d'interprète quand il y avait des commissions avec les autorités allemandes pour savoir qui on allait envoyer en Allemagne. Là aussi elle a pu défendre certains cas, mais cela lui a

permis de connaître et, surtout d'être connue des allemands de ce service.

Un jour, une jeune fille est venue la voir, Armelle la connaissait un peu. Elle avait besoin d'une carte d'identité et elle a dit à ma sœur « si vous mettez le tampon 'JUIF' sur ma carte, je n'aurais pas le droit de passer l'examen sur lequel je travaille ». Alors Armelle lui a fait une carte sur laquelle elle ne s'appelait plus Bloch, mais Black et était de nationalité anglaise. Micheline a eu son examen mais elle a tout de même été prise dans une rafle. Du fait de sa nationalité anglaise, elle n'était pas « déportable ». Cependant elle a assisté à un départ en direction d'Auschwitz dans lequel se trouvait sa grand-mère

Le matin du 3 novembre 1943, la Gestapo est venue arrêter Armelle à son bureau pour l'emmenner à la Villa Ménager, qui a été de sinistre mémoire le siège de la Gestapo de Chambéry. Cette villa a d'ailleurs été rasée après la guerre et c'est très bien comme ça.

Ce 3 novembre lorsque je suis rentrée à la maison à l'heure du déjeuner, j'ai croisé dans l'escalier deux jeunes femmes, collègues d'Armelle, elles ne m'ont rien dit, mais elles venaient de prévenir Maman de l'arrestation, et Maman était en train de trier des papiers et les brûler dans le foyer de la cuisinière. Sur les deux jeunes femmes croisées dans l'escalier, il y avait Paulette Besson. C'est la dernière fois que je la voyais, car elle avait eu le courage de prendre la succession de ma sœur. Elle était fiancée à un résistant Elie Guiraud, il a été fusillé et elle, elle est morte en déportation.

Armelle a été interrogée bien sûr mais pas brutalisée et lorsque notre mère a eu l'autorisation de la voir et de l'embrasser, elle a pu lui glisser à l'oreille les noms de deux officiers sur lesquels on lui avait posé des questions et Maman avait pu les faire mettre en garde. Armelle a ensuite été internée à la prison de Chambéry et nous avons appris qu'elle allait être envoyée en Allemagne. Nous ne connaissions pas, à l'époque l'existence des camps de la mort et nous étions persuadés qu'elle allait travailler en usine.

C'est là qu'à Chambéry, il y a eu un grand élan de solidarité, on lui apportait des vêtements chauds, son service de la Préfecture avait fait une collecte

pour lui acheter de bonnes chaussures, chose rarissime à ce moment là et il fallait un bon spécial pour les acheter. Alors, deux collègues dont Paulette Besson sont allées voir le Directeur « des Dames de France » et lui ont demandé de faire un passe droit pour se passer du fameux bon et la réponse a été « *gardez votre argent pour lui offrir autre chose, c'est nous qui lui offrons ses chaussures, même sans bon* »

Par contre tout le monde ne voyait pas les choses de la même façon, et Papi qui essayait par tous les moyens de faire quelque chose est allé voir un général, Armelle étant amie avec ses filles. Il a été très mal reçu « *votre fille n'avait qu'à rester tranquille, il ne lui serait rien arrivé* ». Seulement lorsque la libération est arrivée, le fameux général s'est tout de même trouvé gêné aux entournures. Il a alors décidé d'écrire un livre sur la Résistance. Mais, pour ça il lui aurait fallu de la documentation et il ne risquait pas d'en avoir puisque les résistants s'étaient toujours méfiés de lui.

Alors, il est allé voir un résistant notoire pour lui expliquer son projet. On ne peut pas dire qu'il a été bien reçu lui non plus « mais, mon général si vous aviez envie de connaître la Résistance, vous n'aviez qu'à en faire partie ». Il n'y a jamais eu de livre.

Le 17 novembre le départ d'Armelle a été décidé. Les « travailleurs volontaires » devaient signer, bien obligés, un contrat dans un bureau en ville. On l'a donc emmenée signer ce contrat dans un bureau où le responsable la connaissait bien, puisque c'était celui des fameuses commissions préfectorales. Elle et lui se sont mis à parler en allemand, ce qui a probablement induit en erreur les gardes allemands qui étaient là pour accompagner les « volontaires » à la gare. Il y avait en effet dans le même bureau deux garçons qu'on embarquait pour le S.T.O. Voyant Armelle parler en allemand avec leur chef, ils n'ont pas pensé qu'elle était leur « cliente » et ils sont partis avec leurs prisonniers.

Après leur départ, Armelle est restée seule avec notre père et le responsable du bureau et elle lui a demandé : « *qu'est ce que je fais ?* » Sans la regarder, sans lever les yeux de ses papiers, il lui a répondu « *vous foutez le camp* » et devant son air étonné, il a redit plus fort « *vous foutez le camp* ».

Papi a tout de suite compris et a entraîné notre sœur en direction de la gare, ça aurait pu être un piège, et juste avant d'y arriver, il lui a fait traverser la rue, entrer dans une cour derrière une grande épicerie pour la cacher. Il partit lui-même chercher du secours et prévenir le reste de la famille, parce que tout le monde aurait été en danger. Là, la chance a voulu que la femme du patron de cette grande épicerie, passe dans la cour, c'était une ancienne camarade de lycée. Sur les indications d'Armelle elle a téléphoné où il fallait et quand des résistants sont venus la chercher, elle a même eu droit à un gros paquet d'épicerie, ce qui tenait du miracle à l'époque.

Entre temps, Papi était revenu en courant à la maison, pour prévenir tout le monde. Il y avait là Maman, Anne Marie et mon frère. Le temps de préparer quelques bagages, on sonnait à la porte. Maman, sans réfléchir se préparait à aller ouvrir, Papi l'a retenue à temps. Par bonheur, l'appartement que nous occupions Place Saint Léger avait deux issues. Ce très vieil immeuble avait son entrée principale au 58 et l'autre entrée était au 52, il fallait vraiment le savoir, et comme on ne s'en servait jamais, personne ne la connaissait. Ils sont donc sortis par là et Anne Marie a eu la bonne idée de les faire passer sur la place, pour reprendre une autre impasse dans un quartier qu'il fallait bien connaître.

Ils se sont ensuite dirigés vers la route de Lyon, en direction de Saint Jean de Couz, où habitait un résistant Raymond Merle à qui nous avons déjà eu à faire. Je ne sais pas comment ils ont parcouru ces 15 kilomètres environ, je n'étais pas avec eux. Mais ils ont été bien accueillis et c'est Raymond qui leur a trouvé la petite maison du Col des Egaux, où je les ai rejoints quelques jours après. En prime, il ne faut pas oublier de dire qu'Armelle était arrivée à Saint Jean de Couz avant eux, mais qu'elle a été dirigée ailleurs

C'était sur la commune de Corbel, la maison en haut du col. Il y avait l'électricité, c'est-à-dire une ampoule pendant dans chaque pièce et il fallait aller chercher l'eau dans une ferme à 300 mètres de là, au puits. Pour le chauffage, Raymond Merle avait une exploitation forestière et une scierie, alors il nous faisait livrer des tombereaux de sciure, tirés par un cheval et nous n'avons jamais eu froid.

Armelle n'était pas avec nous, elle avait été emmenée dans une ferme du côté du lac d'Aiguebelette, et moi en tout cas, je ne savais pas où elle était. Au moment des fêtes de fin d'année elle est venue nous rejoindre quelques jours. J'ai le souvenir d'une messe de minuit où les résistants s'étaient arrangés pour nous emmener à quelques kilomètres, à l'église de Corbel, dans un traîneau tiré par un cheval. La neige ne manquait vraiment pas et c'était magnifique. Et puis Armelle est repartie, nous savions qu'elle reprenait le combat de la Résistance mais nous ne savions rien de plus, et nous ne l'avons revue qu'après la libération.

La vie au Col des Eaux n'était pas palpitante en dehors du fait que nous étions en sécurité. Je rêvais d'en découdre bien sûr, et par des amis j'avais obtenu l'adresse d'un résistant à Paris, et un beau jour du début de février, je me suis embarquée pour la capitale.

Je ne connaissais évidemment pas Paris, et je suis d'abord arrivée chez un oncle de ma mère, frère de mon grand père paternel, qui était assez ému de recevoir une petite fille de son frère, d'autant plus que je portais le même prénom que lui. Il n'avait lui-même pas de petits enfants et j'ai senti qu'il était vraiment heureux de me voir. J'ai été très bien reçue, mais je pensais aller chez Marcel Sourisse, le cousin de Maman qui est venu me chercher pour m'emmener chez lui à Bourg la Reine. Je suis restée chez lui quelques semaines.

Ici, il faut que je parle de Louis Tissot. Je l'avais rencontré pour la première fois à Frontenex, dans la pension de famille où j'habitais. Il y avait passé une soirée au cours de nombreux déplacements qu'il effectuait. Mais en réalité, je crois maintenant, que c'était surtout la Résistance qui le motivait. Il parlait beaucoup et j'ai eu beaucoup l'occasion de le revoir ensuite à Chambéry. Il avait « au moins » 40 ans, un vieux quoi et j'ai compris beaucoup de choses le concernant, en particulier quand j'ai su qu'il cherchait quelqu'un pour lui faire un peu de secrétariat, pour la Résistance bien sûr. Je me suis proposée tout de suite, mais il a préféré engager Paulette Besson qui avait tout de même quelques années de plus que moi, j'avais 18 ans à l'époque.

Un jour à Chambéry, j'étais seule à la maison quand il a sonné. Il était assez nerveux. Je crois qu'il

venait d'apprendre qu'il était surveillé par la Gestapo et allait probablement être arrêté. Il se préparait donc à fuir et aurait voulu pouvoir transmettre éventuellement quelque chose à sa mère. Il m'avait donc donné l'adresse de cette dernière en me recommandant bien de l'apprendre par cœur et de ne l'inscrire nulle part. J'ai si bien tenu parole que je la sais encore : 17 rue Vaugelas à Annecy. Et puis il a disparu et j'étais persuadée qu'il était passé en Angleterre.

C'est pourquoi, à Paris alors que je cherchais un logement ailleurs que chez Marcel Sourisse, je l'ai rencontré dans le métro à ma grande stupéfaction. Et c'est là que je tiens à dire qu'il était probablement l'homme le plus courageux que j'ai jamais connu. Il avait peur. A son âge, il savait ce qu'il risquait. Il n'était pas un fier à bras, mais un intellectuel, il avait peur et il a continué.

Quand je lui ai expliqué mes problèmes de logement, il m'a dit : « *allez chercher votre valise et venez chez moi, j'ai un grand appartement.* » Il habitait Place des Vosges, dans un vieil appartement poussiéreux et plein de livres. Il m'a donc amenée là, m'a indiqué un petit lit dans l'entrée, une entrée de la taille d'un salon et il est parti dans l'appartement. J'ai tout d'un coup entendu beaucoup de bruit, et je suis allée voir ce qui se passait. Il était en train de déplacer un lit dans une pièce éloignée, il avait beaucoup de mal à le faire, il m'a expliqué qu'il n'aurait pas été correct s'il n'y avait pas eu, au moins une pièce pour séparer sa chambre de la mienne. Des comme ça on n'en fait plus...

J'étais arrivée à joindre le résistant Claude Durand, interne en médecine. C'est grâce à lui que j'ai un jour pu rencontré Marc Laurent que je connaissais sous le nom de Martel, et par lui un peu plus tard Grégoire, qui était en réalité Yves Farges.

Quand je leur ai dit que j'avais travaillé à la Garde des Communications à Chambéry ils ont été très intéressés et m'ont demandé si je ne pouvais pas me faire embaucher dans les bureaux de la Direction de Paris. J'y suis allée, je leur ai dit que j'avais travaillé dans leur Service à Chambéry et s'ils ont demandé une confirmation là-bas, ce qu'ils ont fait je crois, Chambéry n'a rien fait pour me nuire et j'ai été embauchée. Ca me donnait un travail et aussi

une sorte de sécurité dans un service officiel. Martel m'avait demandé de faire, pour lui, des doubles supplémentaires de tout ce que je tapais, et je crois que ça leur rendait service.

Jusqu'au jour où on m'a demandé de taper un état : il s'agissait de la liste des grues de relevage restant en France, il en restait trente pour tout le territoire. Il s'agissait de ces énormes engins qui servaient à dégager les voies ferrées après un déraillement. J'avais sur ma liste l'endroit où elles se trouvaient et la garde qu'il y avait autour. Je crois que c'était un sacré coup pour la Résistance d'avoir ces renseignements.

J'avais 19 ans



C'est peut être pour ma sécurité, mais après ça on m'a fait changer de travail et je suis devenue agent de liaison. C'est-à-dire que, pratiquement tous les jours, j'allais à des rendez vous pris la veille, je remettais ou je recevais des enveloppes, je les portais là où l'on me demandait de les porter. Je ne savais pas ce que je transportais et c'était bien mieux comme ça. J'ai commencé en circulant par le métro (il n'y avait pas de bus à Paris, seulement en banlieue) et comme il n'y avait pas beaucoup de métros, ils étaient surchargés. Alors, un jour Martel

m'a fait apporter un vélo et j'ai pu circuler beaucoup plus facilement, d'autant plus que l'on n'était pas gênés par la circulation automobile, à part les allemands, il y avait vraiment très peu de voitures dans les rues.

J'ai donc fait ça pendant plusieurs semaines, quand Philippe Henriot⁴ a été abattu par la Résistance, on m'a fait parvenir un message, il fallait cesser toutes les activités pendant plusieurs jours.

Et puis est arrivé le 6 juin avec le débarquement allié. Ce jour là j'avais été invitée à déjeuner par Claude Durand, l'étudiant en médecine qui avait été mon premier contact à Paris. Il était interne à « l'Hôpital Temporaire de la Cité Universitaire », c'est-à-dire que la Cité Universitaire avait été transformée en hôpital pour la durée de la guerre. Claude m'invitait quelquefois pour m'assurer de temps en temps, un repas un peu plus copieux que ce que le ravitaillement nous laissait. Donc ce jour là, dans la salle de garde des internes, quelqu'un est venu annoncer que les Alliés venaient de débarquer en Normandie. Il y avait un poste de radio dans la chambre de l'un des internes et nous nous sommes retrouvés au moins vingt personnes pour écouter la radio de Londres annoncer l'évènement et personne ne dissimulait son émotion, serrés comme des sardines dans cette toute petite chambre, dont la porte avait été fermée par prudence.

Plus tard j'ai appris qu'à la prison de Fresnes ce 6 juin 1944, les résistants, avertis je ne sais comment, ont chanté la Marseillaise, malgré la colère de leurs gardiens.

La vie a continué, si certains collaborateurs ont commencé à se faire du souci, on ne s'en est pas rendu compte tout de suite. Un jour, en circulant en vélo comme d'habitude je me suis trouvée derrière un camion allemand, dans lequel il y avait des soldats américains prisonniers. Je l'ai suivi et je n'ai pas été la seule, car derrière ce camion il y avait une nuée de bicyclettes, avec des gens qui faisaient de grands signes aux prisonniers. Nous avons descendu tous les boulevards, la gare de l'Est, la gare du Nord et je crois qu'ils ont dû prendre la

⁴ Philippe Henriot, collaborateur, est abattu à Paris le 28 juin 1944 par un groupe de résistants commandé par Charles Gonnard, dit Morlot - ndlr

direction de la gare de Pantin que je devais connaître plus tard, mais je n'ai pas suivi, parce que le camion avait accéléré.

C'est vers cette époque que j'ai appris l'arrestation de Louis Tissot, un jour où je voulais aller lui rendre visite, sa concierge m'a arrêtée au bas de l'escalier, en me disant que la Gestapo était venue le chercher un matin, et qu'il était à Fresnes. Ce que la vieille bique a oublié de me dire c'est que la veille au soir, en son absence, les allemands étaient déjà venus, qu'ils avaient bien recommandé à ladite concierge de ne rien dire de leur visite, et qu'elle n'avait pas prévenu Tissot, le laissant ainsi se faire arrêter le lendemain.

J'ai continué à circuler dans Paris, sur mon vélo, heureusement que je l'avais parce qu'il y avait de moins en moins de métros, l'électricité était coupée pendant des heures, pratiquement toute la journée et redonnée quelques heures dans la soirée et à nouveau coupée pour la nuit.

Il faut que je raconte ce qui m'est arrivé le 14 juillet. Jour férié, il n'y avait donc aucun métro ce jour là, les rues étaient désertes et dans l'après midi, je me suis trouvée Place du Trocadéro lorsque les sirènes ont sonné une alerte. La D.C.A. s'est mise à tirer, et quelques projectiles sont tombés. C'est alors que quelqu'un m'a poussée vivement vers le tronc d'un arbre, des branches de cet arbre ont d'ailleurs été cassées par des éclats d'obus. Je n'ai pas fait très attention à celui qui m'avait poussée, il y avait quand même plusieurs personnes qui avaient profité de l'abri de cet arbre. Seulement, lorsque je me suis trouvée, trois semaines plus tard dans les locaux de la Gestapo de la rue de la Pompe, un des sbires de la bande est venu me dire : - « *tu pourrais me dire merci pour t'avoir sauvé la vie* » et il m'a rappelé cet événement. Ce qui en revient à dire que, depuis cette date au moins, j'étais repérée par eux.

Et puis le 5 août, j'avais rendez vous à 10 heures 30 à l'entrée du jardin du Luxembourg rue d'Assas, avec mon contact habituel que je connaissais sous le nom d'Alfa. J'étais à pied, parce que c'était tout près de l'hôtel où j'habitais depuis quelques semaines (heureusement que je n'habitais plus chez Tissot) et j'ai aperçu Alfa qui se tenait au milieu de l'Allée. Je me suis donc approchée de lui, et je me

suis trouvée entourée de trois hommes qui m'ont prise par le bras pour m'emmener vers une traction qui attendait rue d'Assas.

L'un des gestapistes qui parlait très bien le français, et pour cause, ils étaient tous français, m'a dit : « *on fait une promenade sentimentale tous les deux ?* » et comme je n'avais plus rien à perdre, je lui ai répondu « *si j'avais choisi mon partenaire, je l'aurais fait mieux que ça* » et ça l'a fait rire. Ils m'ont emmenée au 80 rue de la Pompe dans le 16^{ème} arrondissement. Là il y avait déjà de nombreux prisonniers, j'ai reconnu Noëlle, une fille avec qui j'avais souvent eu des contacts. A un moment où j'étais seule avec elle, je lui ai dit que j'avais été arrêtée avec Alfa, et qu'elle m'a répondu : « *penses tu, il était là depuis un moment et c'est lui qui est allé avec eux te chercher* ». J'ai tout de même appris par la suite qu'Alfa était marié, il ne devait pas avoir plus de 25 ans, que sa femme était enceinte et que la Gestapo avait menacé sa famille. Je ne pense pas qu'il était un traître, la pression avait été trop forte pour lui. Il a été déporté et n'est pas revenu. J'ai souvent pensé à cet enfant qui a dû naître quelques temps après, qui n'a pas connu son père et qui le prend certainement pour un héros.

Pour la suite de cette journée, je ne peux pas raconter. Il m'arrive encore de me réveiller en sursaut...

Je veux tout de même raconter un fait de cette journée : dans le courrier que je transportais et que je ne lisais bien sûr jamais, il y avait un document adressé à un groupe de jeunes résistants et qui les avertissait de se méfier d'un soi-disant capitaine⁵. Je ne me souviens pas du nom qu'on lui donnait alors, dans le film « Paris brûle-t-il ? », on l'appelle Serge et le personnage est joué par Jean Louis Trintignant, qui ne lui ressemble d'ailleurs pas du tout), qui appartenait probablement à la Gestapo. Le gestapiste qui m'avait arrêtée est venu se planter devant moi, m'a fait lire le papier et m'a dit : - « *Tu vois ? C'est moi !* ». Il était en train de préparer le guet apens du Bois de Boulogne qui a fait plus de 50 morts. Si Alfa et moi n'avions pas été arrêtés.

⁵ A propos des fusillés de la Cascade du Bois de Boulogne, le gestapiste Marcheret, alias le Capitaine, fut jugé, condamné à mort le 2 avril 1949 et exécuté le 20 décembre de la même année - ndlr.

Le soir, dans cet appartement luxueux au rez-de-chaussée, nous étions au moins trente. On nous a entassés dans des voitures et dirigés vers la rue des Saussaies, un autre centre de la Gestapo. De là des voitures cellulaires devaient nous emmener à Fresnes.

Dans la voiture cellulaire, dans une des cases minuscules faites pour transporter une seule personne j'étais coincée avec Noëlle. Toutes les femmes étaient enfermées ainsi à deux. C'était étouffant et nous sommes arrivés à Fresnes, je n'ai plus aucune notion de l'heure qu'il pouvait être. On a été fouillées par les gardiennes allemandes, ensuite on nous a enfermé dans des espèces de cages, où nous sommes restés des heures. Lorsque nous étions dans ses cages, quelqu'un a crié : « *si nous sommes tous là, c'est de la faute à Nadine* ». A part Noëlle je ne connaissais personne (on devait connaître le moins de gens possibles par sécurité) mais j'ai compris que c'était tout notre réseau qui était tombé ce jour là.

Plus tard, on est venu nous chercher pour nous emmener vers les cellules par des couloirs interminables. A ce moment là, je n'étais plus avec Noëlle, mais je soutenais, pour l'aider à marcher Denise Carré, qui s'était foulée une cheville à la suite d'une chute de vélo alors qu'elle essayait d'échapper à la Gestapo.

Je me suis retrouvée dans une cellule à deux, avec des couchettes, et j'aurais bien dû me rendre compte que j'avais bien de la chance de dormir dans un lit, et que c'était la dernière fois avant longtemps. Ma camarade de cellule était Georgine une élégante jeune femme, je ne suis pas très sûre qu'elle était résistante. Je crois que sa plus grande faute était de vivre avec un juif. J'ai su après qu'elle n'était pas revenue de Ravensbruck, laissant le souvenir d'une amie exceptionnelle, qui s'était dévouée pour ses camarades.

Le lendemain matin, nous avons toutes changé de cellules, à grand renfort de hurlements et de bousculade et nous nous sommes retrouvées à huit par cellule. Dans le fond heureusement qu'il n'y avait pas de lit parce que, il fallait déjà sérieusement s'organiser pour arriver à nous étendre par terre toutes ensemble.

Dans cette cellule on m'a appris, par un système de tuyaux d'aération relier les uns avec les autres, que l'on pouvait peut-être envoyer un message à un autre prisonnier. J'en ai adressé un à Tissot « *Totote de Chambéry, fait prévenir Louis d'Annecy qu'elle est à Fresnes* ». J'ai su plus tard qu'il n'avait pas reçu ce message à l'époque. Quand je l'ai revu après son retour de déportation, je lui en ai parlé et il m'a dit : - « *Heureusement que je ne l'ai pas su...* »

Quelques années plus tard, mariée, mère de trois enfants, il a sonné à ma porte un après midi. Il avait l'air bouleversé, et il m'a dit : - « *Je viens de recevoir ton message* ». Il était allé dans un bureau s'occupant des déportés, et en voyant son nom, une jeune femme qui était employée là, lui a dit : - « *Louis d'Annecy? Mais c'est à vous que le message de Totote était adressé* ». Et j'ai très bien compris de qui il s'agissait, elle faisait partir des huit de notre cellule, je ne me souviens plus de son prénom, elle était très jeune et j'ai évidemment été heureuse qu'elle soit rentrée.

Dans cette même cellule, il y avait Zoé, très maternelle avec moi, elle a été d'une gentillesse incroyable, je ne la trouvais pas très jeune, elle devait bien avoir 35 ans. La dernière image que j'ai d'elle : lorsque j'ai été emmenée sur un brancard à la gare de Pantin, depuis le haut de son wagon, je l'ai vue se pencher sur moi, et à travers ses larmes, elle m'a souri en me disant : - « *Toi tu vas t'en sortir* ».

Nous sommes restées quelques jours dans cette cellule et le matin du 15 août, nous avons été réveillées très tôt par les hurlements habituels des souris grises « *Transport tout le monde, schnell* » et nous avons été sorties des cellules, ça allait vite, pour la plupart, nous n'avions aucun bagage. Nous avons été regroupées dans d'immenses et larges couloirs, où nous sommes restées à attendre pendant des heures. Aux environs de midi, on nous a fait monter dans des autobus de la R.A.T.P.⁶, nous savions que les hommes de leur côté, portaient dans des camions découverts.

⁶ Créé le 1^{er} janvier 1949, la RATP a succédé à la Compagnie du chemin de fer métropolitain de Paris (CMP) - ndlr

Le convoi est parti en direction de Paris, vers la Porte d'Orléans, nous avons descendu le Boulevard Saint Michel. Il y avait beaucoup de monde pour nous regarder passer, je pense que les gens avaient été prévenus, car une femme qui était dans mon bus, s'est mise à hurler en apercevant sa petite fille sur le bord d'un trottoir. Marcel Sourisse a vu passer le convoi, il était à la hauteur de la Cité et il m'a dit par la suite : - « *j'étais sûr que tu étais dans un de ces bus et je suis allé directement à Notre Dame prier pour toi* ».

Nous sommes ainsi arrivés à la Gare de Pantin. Le train qui nous attendait était sur un genre de gare de triage, il n'y avait bien sûr pas de quai, des wagons à bestiaux et une très grande hauteur pour monter dedans. Les premières filles qui avaient réussi à monter aidaient les autres.

Je tiens à dire ici que le film « Paris brûle-t-il ? » a évoqué ce train. On y voit des wagons de voyageurs le long d'un quai, dans lesquels tout le monde semblait assis confortablement. Il y avait aussi des femmes hystériques en train de se faire bousculer par des soldats allemands. Je tiens à préciser que c'était des wagons à bestiaux, que nous étions cent entassées par wagon, debout et que les femmes qui étaient là entendaient les canons des Alliés depuis plusieurs jours. Nous étions toutes persuadées qu'ils ne pourraient pas nous emmener bien loin. Il valait mieux d'abord garder notre dignité, et ensuite ne pas se faire remarquer au moment où nous avons peut-être une chance. Je ne peux m'empêcher de regretter que ce film ait dénaturé la grande dignité de mes compagnes.

Il me revient à l'esprit que quelques jours auparavant, depuis notre prison, nous avons vu sur les bâtiments ouvriers faisant face à nous, de grands morceaux de tissu blanc, sur lesquels était inscrit à la peinture noire « CHARTRES ». Cela signifiait que les Alliés étaient à Chartres. Il nous semblait impossible de ne pas être libérées rapidement.

Nous sommes restées des heures durant dans ce wagon, il faisait une chaleur épouvantable, et nous avons vu arriver plusieurs femmes, elles nous apportaient dans des brocs, de l'eau dans laquelle elles avaient mis de la réglisse. Les allemands les avaient laissé passer pour nous apporter à boire. Nous leur avons parlé un peu, et plusieurs d'entre

nous leur ont donné leurs cartes d'alimentation en se disant qu'elles n'en auraient plus besoin. Mais comme les noms et les adresses étaient portés dessus, elles disaient tout bas : - « *prévenez nos familles* ».

Ensuite nous avons essayé de nous asseoir par terre, mais ça n'était pas facile. Il fallait étendre les jambes écartées, pour qu'une autre puisse se mettre devant vous et ainsi de suite. Mais tout le monde ne pouvait s'asseoir en même temps.

Nous avons vu alors arriver des camionnettes de la Croix Rouge, il y avait des scouts sur le plateau de la camionnette et leur drapeau flottait. Ils nous apportaient des boules de pain pour le voyage, elles ont certainement dû être utiles par la suite, mais à ce moment là, ça tenait de la place et c'était encore plus inconfortable.

Nous sommes restées longtemps sur le quai, je n'avais plus bien la notion du temps. Les portes du wagon étaient fermées d'un côté, et de l'autre elles étaient ouvertes, le train faisant un demi cercle, et à l'intérieur de ce demi cercle, les SS armés nous surveillaient.

L'un des SS nous a fait signe afin que nous puissions descendre un moment, en toute discrétion, pendant qu'ils nous regardaient. Alors moi aussi, j'ai voulu sauter, c'était très haut et je suis tombée en arrivant au sol. J'ai dû être un peu étourdie sur le coup. Quelqu'un a appelé un prisonnier du wagon voisin qui était médecin. Il a bien dû voir que je n'avais pas grand-chose, mais il m'a dit tout doucement : - « *ferme les yeux on va essayer de te faire rester à Paris* ». Il avait sûrement vu comme nous les voitures de la Croix Rouge et du fait qu'il était médecin (puisque les boches l'avaient laissé venir jusqu'à moi), il a essayé.

On m'a alors mise sur un brancard pour me ramener, la dernière image dont je me rappelle avant de quitter mes compagnes, c'est Zoé, penchée sur moi du haut du wagon, qui me souriait à travers ses larmes et qui me disait « *toi, tu vas être sauvée* ».

Le train était placé de telle façon, que pour me faire accéder aux camionnettes de la Croix Rouge, il a fallu avec le brancard, me faire traverser un wagon.

C'était un wagon dans lequel il y avait des hommes. On m'avait dit de fermer les yeux, et je me gardais bien de les ouvrir, mais je ne peux oublier comme ils m'ont parlé pendant que je traversais leur wagon. Il y en avait qui me prenaient la main, d'autres qui me caressaient les cheveux en traitant les allemands de salauds.

J'ai été ensuite installé dans une ambulance à quatre brancards. Là une jeune ambulancière nous a dit : - *« Nous vous ramenons à Fresnes, c'est la pagaille, ils n'ont personne pour nous escorter, nous pourrions bien sûr, vous relâcher, mais alors ils ne nous feront plus confiance et nous ne pourrons plus aider personne. Est-ce que vous acceptez qu'on vous ramène à Fresnes ? Vous avez vos chances maintenant »*. Bien sûr, tout le monde a été d'accord.

C'est là que nous avons appris que nous devons notre chance au Consul de Suède, qui était intervenu auprès des autorités pour que l'on n'emmène pas les malades. C'est grâce à lui que l'on devait les boules de pain, qui ont dû rendre bien des services par la suite. Il n'est pas venu au train bien sûr, mais nous sommes au moins une trentaine à savoir qu'il nous a évité le départ pour les camps.

Lorsque nous sommes arrivés à Fresnes, on ne nous attendait pas, ça n'était pas prévu et ils ne savaient pas quoi faire de nous. Nous étions environ une trentaine et ils ont déposé nos brancards sur une pelouse. J'ai l'impression que c'était à proximité des logements des gendarmes français qui étaient là pour les prisonniers de droit commun. Les gendarmes étaient là, avec leurs familles et ils venaient nous apporter tout ce qu'ils pouvaient trouver pour nous. Moi, j'ai eu droit à quelques morceaux de sucre, et c'était un magnifique cadeau pour l'époque. Les hommes ont eu des cigarettes, c'était vraiment un moment exceptionnel.

Ils ont fini par nous installer à l'infirmerie, au rez-de-chaussée de la prison, ils nous ont apporté à manger et c'était meilleur que tout ce que nous avions mangé jusque là. Je me suis retrouvée avec pour compagne, une prisonnière allemande plus âgée que moi. Nous avons même eu droit à la visite d'un médecin militaire allemand.

Le lendemain matin, j'ai entendu taper à la vitre de la fenêtre. La fenêtre donnait sur une rangée d'arbustes. Entre ces arbustes et la fenêtre, un jeune gendarme français, qui m'avait vue la veille au soir, venait me rendre visite et surtout me donner des nouvelles. Elles n'étaient pas bonnes pour les allemands, ces nouvelles. Ils ne savaient plus où ils en étaient, ils cherchaient surtout à sauver leur peau, les Alliés arrivaient.

Le 17 août j'ai vu arriver, en compagnie de mon gendarme, l'ambulancière qui nous avait ramenés de la Gare de Pantin. Elle m'a dit à travers la vitre fermée : - *« On ne vous avait pas oubliés, on vient vous chercher, on a l'autorisation »*. Ces mots, ma compagne allemande les a bien compris, elle s'est mise à m'embrasser, j'ai cru qu'elle allait m'étouffer.

En effet, au bout d'un moment notre porte a été ouverte, comme toutes les autres portes des autres cellules. Dans l'une des cellules la plus proche de la mienne, il y avait deux hommes, dont l'un qui avait un pied dans le plâtre (il avait sauté d'une fenêtre pour échapper à la Gestapo et avait une fracture de la cheville) Je me suis précipitée vers lui en lui criant : - *« On est libres »* et je le revois toujours retomber assis sur son lit en me disant : - *« Tu...tu es sûre, c'est bien vrai ? »*. Mais il n'a pas hésité à venir avec moi quand je lui ai proposé de l'aider à marcher vers les ambulances.

Cette fois, nous n'étions plus sur des brancards, il y avait un banc de chaque côté, et nous étions serrés dessus. On nous avait recommandé de ne pas trop nous faire remarquer, de ne pas chanter. Surtout, nous n'arrivions pas à croire à notre chance.

Juste après la sortie nous avons été arrêtés, probablement encore un contrôle administratif, et pendant le temps où nous attendions, les portes étaient ouvertes à cause de la chaleur. Les habitants de la Croix de Berny (commune sur laquelle se trouve Fresnes) avaient dû apprendre que des prisonniers étaient libérés et ils étaient venus nous dire leur joie.

Pendant cet arrêt, il s'est produit une chose très jolie qui m'a été racontée par Françoise. Françoise était elle aussi une prisonnière. Elle était assise juste près de la porte. Elle était blonde, elle était jolie. C'est

alors que de la foule qui était là, s'est approchée une adolescente, elle devait avoir peut-être 13 ou 14 ans. Elle s'est approchée de Françoise, elle avait de grosses larmes qui coulaient sur ses joues, elle a pris la main de Françoise, l'a embrassée et elle lui a dit MERCI. Françoise avait les larmes aux yeux en me racontant cela un moment plus tard. Françoise était très malade, elle avait contracté la tuberculose. Elle est morte au printemps suivant. Elle venait juste d'avoir vingt ans.

Les véhicules ont pris la direction de Paris, je me souviens qu'à Arcueil ou à Cachan, un des prisonniers, un homme déjà âgé est descendu, il était arrivé. Les ambulancières étaient censées nous amener à l'Hôpital Cochin, mais elles nous ont dit qu'elles nous arrêteraient où nous voudrions. Elles se sont arrêtées vers le haut du Boulevard Saint Michel. Avec moi, il y avait Françoise, un garçon qui s'appelait Georges et qui ne savait pas où aller et qu'elle emmenait avec elle.

On nous avait libérés Place de l'Observatoire. Il y avait des gens à leur fenêtre au rez-de-chaussée et George est allé leur demander où était le métro le plus proche. Ces braves gens étaient stupéfaits : - « *Le métro, mais il n'y en a plus depuis longtemps, d'où sortez vous ?* » Françoise le leur a dit, et en quelques minutes nous nous sommes trouvés entourés de gens qui voulaient nous montrer leur joie.

Je suis retournée à ma chambre d'hôtel tout près de là. Comment imaginer qu'il n'y avait seulement que douze jours où j'en étais partie ?

Les jours suivant, les allemands ont commencé à évacuer. On voyait passer des files de camions lourdement chargés, mais il n'y avait pas encore de combats pour la Libération de Paris. Puis des barricades se sont érigées dans certaines rues. Les parisiens vidaient les caves, pour entasser tout ce qui pouvait l'être afin de réaliser ces obstacles. Tout le monde s'y mettait, les femmes, les gens âgés, les enfants. Il y avait une ambiance extraordinaire. Plusieurs fois, j'ai été invitée à manger chez des gens que je ne connaissais pas. J'étais « la jeune fille qui sortait de Fresnes », alors on voulait me parler. Il n'y avait pas grand-chose à manger, je me souviens seulement avoir mangé beaucoup de

salade de tomates, parce que c'était la seule chose que l'on trouvait encore.

Un jour je suis allée voir Françoise, elle habitait Boulevard Saint Michel, en plein cœur du Quartier Latin, où elle avait retrouvé des amis. Elle m'a encore raconté le jour où elle avait été encerclée dans une rafle, avec un camarade qui avait une arme sur lui et qui paniquait. Françoise, tout tranquillement, a mis l'arme dans le sac qu'elle portait en bandoulière, et s'est approchée du milicien qui surveillait l'entrée, en lui demandant d'un air innocent ce qui se passait. C'était une jolie fille, il lui a répondu en souriant et lui a demandé ce qu'elle portait dans son sac, et elle lui a répondu, toujours avec le sourire « *Ben, ma mitraillette portative !* » Il a bien ri et l'a laissée passer.

C'est encore Françoise qui, pendant les combats du Boulevard Saint Michel, a rencontré deux vieilles dames parisiennes, coquettes, ravies de voir ce qui se passait. Françoise dans la conversation leur a expliqué qu'elle sortait de Fresnes. Les deux petites mémés toutes émues lui ont dit « *alors, vous êtes une petite de la Résistance, est ce qu'on peut vous embrasser ?* ». Françoise qui était bien plus grande qu'elles, s'est baissée pour les embrasser et quand elle m'a raconté cette rencontre, elle me disait « *tu te rends compte, je n'aurais pas cru...* »

Il y avait de plus en plus de coupures de courant. Un soir, j'étais dans ma chambre et j'ai entendu quelqu'un qui criait dans un porte-voix « *Ici la Croix Rouge, descendez aux abris... Urgent... !!!* ». Descendre aux abris, c'était sinistre dans l'obscurité. Je suis descendue, l'abri était une cave. Je ne sais pas si cet abri aurait été bien efficace en cas de bombardement. C'était à l'époque où les allemands avaient reçu l'ordre de faire sauter Paris. Nous n'étions pas loin du Sénat et on disait que tout était miné

Et là aussi, nous devons un grand merci à Raoul Nordling, le Consul de Suède. Il a réussi à dissuader le général von Choltitz d'obéir aux ordres d'Hitler et de détruire Paris.

Il y avait des combats sur les barricades, il valait mieux ne pas trop sortir, il y a eu des morts, des blessés dans mon quartier. Un matin on a entendu crier « *les chars Leclerc sont sur le Boulevard*

Montparnasse », et bien sûr tout le monde s'est précipité pour aller les voir. Je me souviens aussi de l'instant où toutes les cloches de toutes les églises de Paris se sont mises à sonner en même temps, à toute volée. Même le bourdon de Notre Dame a été mis en marche. C'est très impressionnant, c'est comme une onde puissante qui vous arrive dessus. Il paraît d'ailleurs qu'il n'a pas sonné depuis, il est tellement puissant qu'il ébranle la cathédrale quand il sonne.

Bien sûr, tout ne s'est pas remis en route du jour au lendemain. Mais il y avait dans les rues des gens qui n'étaient peut être pas sortis depuis longtemps, des gens qui étaient restés cachés chez eux. C'était la liesse partout. On arrêtait également les miliciens, mais je sais maintenant qu'il y a des gens qui ont profité des événements pour assouvir des vengeances personnelles.

Et puis, tout à coup, il s'est mis à y avoir des résistants partout, tout le monde en avait été, et de ce fait donnait des ordres aux autres. Si seulement on les avait eus, lorsque nous en avions besoin...

Quelques jours après, je cherchais par tous les moyens à rejoindre ma famille à Chambéry. Je me suis trouvée face à face avec Gilbert Durand. C'était un responsable de la Résistance, et ce malgré son jeune âge. Il n'avait pas plus de 22 ou 23 ans. Son arrestation avait fait beaucoup de bruit à Chambéry. Le chef du réseau Jean Mercier se sachant recherché, avait donné un rendez vous à Gilbert pour lui passer les dernières consignes et, sur dénonciation, ils avaient été arrêtés tous les deux ensemble, les rumeurs les pires avaient circulé sur leur compte.

J'étais stupéfaite de le voir là, je ne le connaissais pas vraiment, de vue tout au plus, mais dans des circonstances pareilles la conversation a été facile. « *Mais d'où sortez vous ?* » nous demandions nous mutuellement. Lui, sortait du camp de Compiègne et moi de Fresnes. Nous avons évidemment beaucoup parlé et nous sommes promis de rester en contact si l'un des deux trouvait un moyen de rejoindre Chambéry, ses parents le croyaient mort.

Comme il était quelqu'un d'important dans la Résistance, il a fini par trouver un moyen de locomotion pour que l'on puisse retourner à



Mon frère Emile appelé Marcel

Chambéry. Quand on a su qu'il était vivant, son beau frère, qui était médecin à Rumilly en Haute Savoie, a obtenu les autorisations, les bons d'essence et tout ce qu'il fallait pour venir le chercher. Dans les tout derniers jours de septembre, il m'a téléphoné pour me donner un rendez vous. Il me précisait d'emporter le moins de bagages possibles, on me faisait une place dans une voiture.

Je crois que c'est son père qui a prévenu mes parents de mon arrivée. Par la même occasion il leur avait parlé de mon arrestation, ce qu'ils ne pouvaient pas savoir. Nous sommes donc partis de Paris un matin de bonne heure. Les routes étaient défoncées, il y avait des carcasses de voitures, de voitures militaires, des villes et des villages qui avaient brûlé et je me souviens que nous avons dû traverser la Loire à gué, tous les ponts étaient détruits. Au terme de ce voyage long et fatigant, nous sommes arrivés le soir à Rumilly où Gilbert a retrouvé sa sœur.

Ce que je n'oublierais jamais c'est le lendemain, lorsque de la mère de Gilbert est venue à notre rencontre. Elle l'avait cru mort, elle avait des yeux hagards en courant vers lui. Elle arrivait de Chambéry dans une voiture de la Préfecture qui

venait spécialement le chercher. Il y avait encore très peu de transports qui fonctionnaient, et moi une fois de plus, j'ai fait partie des bagages

Je dois aussi évoquer un souvenir à propos du père de Gilbert Durand. Au moment de l'arrestation d'Armelle, un après midi je me trouvais seule avec mon frère à la maison, lorsque Monsieur Durand est venu, pour une visite de soutien. Nous venions d'apprendre que notre sœur allait être envoyée en Allemagne. Nous étions en larmes tous les deux, mon frère avait seize ans et moi dix-huit. Je revois toujours ce brave homme nous dire « *mes pauvres enfants..* » C'est pourtant bien peu de temps après que son fils ait été lui aussi arrêté.

Papi était seul à la maison lorsque je suis arrivée, les effusions n'étaient pas son genre, mais là... Il m'a appris qu'Anne Marie se mariait trois jours plus tard et que Maman et elle, étaient sorties pour les préparatifs du mariage. Elle épousait un résistant que nous avions connu au Col des Egaux.

Ce mariage a eu lieu à Corbel, la commune sur laquelle se trouvait le Col des Egaux, Jean Thomas avait été un résistant, c'était un mariage de guerre, bien simple sans grandes toilettes et l'un des témoins était Raymond Merle, celui qui nous avait tant aidés.

Après le mariage d'Anne Marie, nous sommes retournés à Chambéry, je n'étais pas en très bonne santé. Nous n'avions pas beaucoup de nouvelles d'Armelle jusqu'au jour où, sans prévenir elle a débarqué à la maison. Elle m'avait cherchée à Paris, elle était au courant de mon arrestation, mais savait également que je m'en étais sortie, et étais de retour à la maison.

Elle nous a raconté peu à peu ce qu'elle avait fait dans la région de Nancy, avec le groupe de résistants auquel elle appartenait. Elle avait fait beaucoup de choses et je pense qu'il a fallu qu'elle ait beaucoup de chance pour s'en sortir.

Ce que je raconte maintenant est ce qu'Armelle nous a dit, du moins ce dont je me souviens et s'il y a des inexactitudes, les soixante deux ans écoulés depuis y sont peut être pour quelque chose.

Il y a tout d'abord cet épisode organisé par des gens de son réseau. Il fallait faire sauter une écluse, et la passerelle était gardée de chaque côté par une sentinelle allemande armée. C'est alors que deux garçons sont arrivés en se disputant sur ladite passerelle, l'un avait un vélo à la main, le second une valise. Leur dispute avait l'air de bien amuser les deux sentinelles. Lorsque les deux jeunes gens sont arrivés au milieu de la passerelle, celui qui avait la valise a attrapé le vélo dans un grand geste de colère et l'a balancé par-dessus le parapet. En riposte, le propriétaire du vélo a pris la valise et l'a jetée également et ils sont partis en courant en ayant l'air de se poursuivre... juste à temps avant que le contenu de la valise ne fasse tout sauter.

Et puis, il y avait les émissions de radio en direction de Londres, Cela impliquait un matériel difficile à obtenir, lourd et surtout facile à repérer par les services de goniométrie des allemands. De nombreux opérateurs radio ont payé de leur vie le fait d'avoir travaillé avec ces appareils. Le Réseau avait eu l'opportunité et l'idée de génie de s'installer avec ses appareils dans les combles d'un immeuble, occupé en partie par la Gestapo. Ca a marché assez longtemps, les voitures goniométriques repéraient bien quelque chose, mais se retrouvant devant leur immeuble, ils ont dû penser à une interférence avec leurs propres appareils.

Et puis un jour, par bonheur personne n'était là haut, ils ont eu la curiosité d'aller voir ce qui se passait. Comme ils ne se doutaient de rien, ils n'ont rien vu. Par contre où Armelle et ses amis ont eu froid dans le dos c'est quand ils ont vu ce qui était resté en titre sur une feuille engagée dans la machine à écrire « *mouvements des troupes allemandes dans la région..* ». Le plus beau c'est que quelqu'un s'était amusé à taper quelques mots en dessous. Il faut espérer qu'il ne comprenait pas le français. Toujours est-il qu'on ne pouvait plus rester là, mais le poste émetteur y était et c'était quelque chose de si précieux qu'un ne pouvait pas le laisser.

Alors, Armelle a pris un sac à dos, est montée dans le grenier, a récupéré l'émetteur, l'a mis dans le fameux sac, ça devait être bien lourd, et avec un air tout naturel, elle est partie sans encombre. Je crois

bien que c'est ça qui lui a valu sa Légion d'Honneur.

Une autre fois, toujours pour les postes émetteurs, elle transportait des quartz⁷, ne me demandez pas d'explication là-dessus, je sais seulement que c'était indispensable, très lourd, après tout ça n'était jamais que des cailloux et elle devait prendre le train.

Emmanuelle en uniforme de l'Armée Française après la Libération de Paris

Arrivée sur le quai de la gare, il n'y avait pas à se tromper : la Gestapo était là et tous les occupants du train allaient être fouillés, et il n'était pas question de faire demi tour, ce qui aurait été le meilleur moyen de se faire repérer. Evidemment, il y avait bien un wagon dans lequel on ne risquait rien. Celui réservé à la Wehrmacht. Elle y est montée, jusqu'au compartiment où se trouvait un officier, et a pris un air effarouché - *Oh ! Excusez-moi..* Très galant l'officier en question s'est exclamé - *Mais Mademoiselle*, en lui faisant signe de venir s'asseoir. La valise était si lourde que, galanterie oblige il l'a montée dans le filet.



Si j'ai bien compris, il parlait quelques mots de français et la conversation a été du genre : - *Vous terroristine*, et Armelle de répondre avec un grand sourire, - *nein ich parachutiste anglais*. Le voyage n'était pas très long, et à l'arrivée la valise était toujours aussi lourde, on ne pouvait pas laisser une pauvre petite jeune fille la porter comme ça. Je ne peux pas en raconter beaucoup plus et puis il y a si longtemps. Je dois dire qu'à son retour à

⁷ Les oscillateurs à quartz ont la propriété physique de créer un signal à une fréquence précise lorsqu'ils sont alimentés en tension. Ces oscillateurs étaient les éléments de base des émetteurs radios utilisés pendant le conflit.

Chambéry lors d'une prise d'armes, Armelle a été décorée de la Croix de Guerre.

La guerre n'était pas finie, les combats continuaient en Alsace, l'hiver était très dur et nous manquions encore de beaucoup de choses. Il y avait toujours les cartes d'alimentation et nous n'avions aucune nouvelle de tous ceux qui se trouvaient encore sous la coupe des allemands.

Je n'avais alors qu'une idée : je voulais m'engager car je ne pensais qu'à aller libérer ceux qui étaient avec moi dans le train du 15 août. Mes parents n'étaient pas d'accord avec moi, car je n'étais pas en très bonne santé, j'avais besoin de me remonter un peu et, de plus, il me fallait leur autorisation pour m'engager, à cette époque la majorité était à 21 ans et j'en étais loin.

Lorsque j'ai réussi à me faire engager, Dieu merci les camps étaient libérés, mais j'ai été incorporée à Lyon, de là j'ai été envoyée à Paris au Mont Valérien, d'où j'ai été mutée plus tard sur Strasbourg et, enfin, l'Allemagne.

Quelques déportés étaient rentrés, Louis Tissot, très malade, n'a jamais parlé de sa déportation. Comme beaucoup de ceux qui revenaient, ils ne pouvaient pas raconter.

Et puis j'ai appris que Zoé, Noëlle, Georgine et Paulette Besson ne reviendraient pas. Denise Carré est revenue. Nous avons échangé quelques lettres, et puis la vie a continué...

Témoignage de Julienne Latteur

Recueilli par Raymonde Vandebroucke

Comme beaucoup de voisins Brainois⁸, nous avons appris l'invasion de la Belgique par la radio.

Alertés par les troupes françaises et, de plus, papa ayant connu les atrocités allemandes pendant la guerre de 14 – 18, il nous fallut peu de temps pour nous décider à évacuer. Mais comment ? Pour aller où ?

L'état de santé de maman, déjà très malade, nous inquiétait beaucoup.

Que faire du bétail ? Le laisser à lui-même ? Les fermiers voisins, d'un commun accord, ouvrirent les clôtures des prairies pour permettre aux bêtes de se regrouper, sous la surveillance de ceux qui resteraient.

Un voisin possédant un petit autobus, proposa d'y installer un matelas pour maman. L'essence manquait et papa proposa d'y atteler nos chevaux de trait.

Nous avons emporté le minimum. C'est ainsi que le 17 mai 1940, mon père, ma sœur aînée Marie Louise et moi-même avons entamé une longue marche vers l'inconnu derrière cet attelage improvisé

Les grandes routes étaient réservées aux troupes, ce qui nous obligeait à emprunter les routes secondaires et chemins de campagne. Notre petit convoi prit la direction de Petit-Roelx (village proche de la ferme) et continua sa route vers la ville d'Enghien distante d'une quinzaine de kilomètres. Cette dernière avait déjà subi des bombardements très sévères. Rien n'aurait arrêté papa. Il aurait marché jour et nuit tant la hantise des atrocités allemandes le poursuivait.

Renaix (Ronse) fut notre prochaine étape. Dans une côte très sévère, les chevaux épuisés refusèrent de tirer le petit autobus. Nous avons alors installé, aussi confortablement que possible, maman sur le dos d'un cheval et avons poursuivi, tant bien que mal, notre route. Nous dormions dans les champs, à

proximité des prairies pour permettre aux chevaux de se nourrir.

Dans les environs de Grammont, nous avons eu la possibilité de dormir dans une ferme. Le matin, des coups de fusils nous ont réveillés : Les Français tiraient sur de présumés parachutistes allemands.

Julienne Latteur en compagnie de son père



Notre exode nous mena jusqu'à la gare de Courtrai. Le cousin René habitait cette ville. Nous devions absolument le retrouver, car l'état de santé de maman ne nous permettait plus de continuer. Avec l'aide d'un citoyen motorisé, maman accompagnée de ma sœur, put rejoindre le domicile de René. Après avoir placé les chevaux sur un terrain clôturé, papa et moi les avons rejointes.

En réalité, nous étions tombés dans la gueule du loup. La maison du cousin était située entre la Lys et son canal de dérivation. Les troupes belges et françaises avaient asséché le canal, fait sauter les ponts et les péniches. Le couvre-feu était instauré. Nous sommes restés quatre jours et quatre nuits terrés dans la cave, sous les bombardements incessants et insoutenables. Des obus traversaient les murs et explosaient au-dessus de nos têtes. L'atmosphère devenait irrespirable, insupportable. L'air était saturé de soufre.

Papa décidait de nous amener ailleurs... Mais où ? Nous avons transporté maman sur une chaise. Nous avons longé les murs en ruines et sommes arrivés à

⁸Habitants de la ville de Braine le Comte

un pont effondré. Un vague échafaudage d'échelles permettait le passage.

Avec beaucoup de risque et d'audace, nous sommes parvenus de l'autre côté et sommes entrés en ville. Nous avons trouvé un couvent des Sœurs de Notre Dame de Bon Secours. Papa nous sentait à l'abri. Il décida donc de rentrer seul à la maison à Hennuyères. Il profita probablement des convois allemands remontant vers Bruxelles. Arrivé à Hennuyères, il y retrouva une ferme intacte gardée par le cousin Ulsmar.

Malheureusement, maman décéda deux jours après le départ de papa. Elle fut inhumée à Courtrai. Livrées à nous-mêmes, ma sœur et moi avons décidé de rejoindre papa par nos propres moyens. De retour au foyer, papa apprit la triste nouvelle. La vie reprit à zéro. Les chevaux perdus, la commune nous en donna un.



Julienne Latteur dans le jardin de la maison de son père pendant un des hivers vécu sous l'occupation allemande (DR).

Il fallait subir l'humiliation de l'Occupation. Malgré nous, nous avons dû héberger pendant un mois, quatre soldats allemands, dont un officier. Il faut reconnaître que ce dernier a toujours été très correct.

Il apporta sa contribution au chauffage en nous livrant du charbon. Nous l'avons surpris pleurant

dans la cuisine, la photo de sa femme et de ses enfants en mains, en déclarant « *quel malheur, quel tristesse* »

Nous étions, comme tous les fermiers, obligés de fournir à la commune, par ordonnance des autorités allemandes, un quota de viande, lait, céréales, etc. Comme tout bon Belge, nous nous sommes "débrouillés"

Suivant les conseils d'un cousin vétérinaire, nous avons pu échapper temporairement à la réquisition du lait. Une vache avortée ne produit pas de lait. Profitant d'un réel avortement, nous avons conservé le veau mort né dans du formol et avons ainsi pu jouer le simulacre de cinq avortements consécutifs sur une année. A chaque fois, nous présentions le même veau aux autorités, la pauvre bête ayant été conservée intact dans le produit.

Les productions du beurre et du fromage étaient interdits. Les barattes et les turbines étaient scellées. A nouveau, un petit "truc" nous permettait de faire fonctionner la turbine, tôt le matin en cachette, la crème séparée du petit lait, servait ensuite à la fabrication manuelle du beurre dans des terrines comme au bon vieux temps.

Pendant quatre ans, ce beurre ainsi produit de même que ses dérivés (lait battu, fromage blanc, etc.) fut vendu à prix modeste aux voisins et amis. Jamais personne ne nous vola quoi que ce soit dans les champs et à la ferme.

A nos risques et périls, nous traversions les champs à vélo pour faire moudre le blé au moulin. Nous élevions en cachette de jeunes bêtes que nous abattions clandestinement et donc nous faisions profiter tout notre entourage.

Nous avons eu de la chance de ne pas vraiment souffrir de la faim, mais nous en n'étions pas moins inquiets pour autant.

C'est ainsi que le porche de notre ferme servait de point de ralliement à certains membres actifs de la Résistance. Nous étions au courant de beaucoup d'événements locaux mais ne disions jamais rien.

Le temps passa et l'heure du débarquement en Normandie avait sonné. Papa pressentait la haine des troupes vaincues dans leur retraite.

Il décida, une fois de plus, de quitter la ferme pour nous mettre à l'abri chez cousine Lucille dont l'habitation était plus éloigné de la route principale. C'est de sa maison que nous avons vu le bombardement de la gare de Braine le Comte et le mitraillage des environs.

Après huit jours et huit nuits d'anxiété nous sommes redescendus à la ferme. Lors de leur retraite, les Allemands emportèrent du bétail volé.

Heureusement, papa avait pris ses précautions.

Il avait mis ses bêtes à l'abri ayant déjà connu la même chose en 1918.

Les libérateurs étaient Anglais. Je ne pus m'empêcher d'embrasser le premier Anglais arrivé au hameau du Flament⁹. Ils bivouaquèrent non loin de la ferme pendant huit jours.

Quelques temps plus tard, un vrombissement assourdissant envahit le ciel... De gros avions tiraient des planeurs remplis de troupes qui allaient vers Arnhem et leur destin... Mais cela je ne l'appris que beaucoup plus tard.

La victoire finale et la paix tant attendues étaient proches.

Vue de la maison et de la ferme de la famille Latteur. Hennuyères est un village situé à trois km au nord de Braine le Comte (DR).



⁹ Lieu dit au nord de Braine le Comte

Témoignage de Thérèse Meunier

Recueilli par Danielle Lélard



Je suis née en 1923, le 14 octobre à St Germain de la Coudre, c'est dans l'Orne...

Mes parents étaient fermiers, quoi... Ce que je faisais le jour de la déclaration de guerre ? Eh bien, ce jour-là, je vais vous dire, je venais de perdre ma mère... Alors c'est un souvenir inoubliable, eh oui !!

Monsieur intervient : Mon père avait fait 14, il a été rappelé le 27 aout, j'avais 18 ans ! Nos parents se fréquentaient, on les avait aidés à déménager...

Madame : Je suis allée à l'école jusqu'à 12 ans, et puis à 12 ans, on m'a placée dans une ferme... On était 8 à la maison. Quand maman est morte, on était encore 5 à la maison, alors je suis revenue pour m'occuper des plus jeunes, avec mon père... On avait une ferme, une petite exploitation

Les allemands ne sont pas arrivés tout de suite chez nous, on était un peu isolés. Ils sont arrivés en 40, y en avait dans le bourg, partout, dans les maisons, dans les bois... ils venaient principalement pour se ravitailler chez nous... On avait 4 kilomètres pour aller chercher du pain, je peux vous dire qu'on avait la trouille ! Il y en avait aux carrefours, je peux vous dire qu'on avait peur, oh oui !!

A la maison, j'avais mes sœurs jumelles, une autre sœur qui est à Caen, et un frère... Ils étaient beaucoup plus jeunes que moi. Mon frère et ma sœur aînés étaient partis travailler. Pour ce qui est de manger, on avait ce qu'il fallait, on avait les pommes de terre, le cochon qu'on tuait, on avait du lait, ... Dans les fermes la vie était plus facile ! On faisait du beurre aussi, mon père le vendait, alors on n'en avait pas beaucoup pour nous ! Les petits allaient à l'école, mais y avait pas de cantine en ce temps-là ! Je leur faisais à manger, ils emmenaient ça dans la musette ! On avait aussi un petit panier, un petit panier noir (rires) ! Après, y a eu la cantine,

on mangeait la soupe à l'école et la maîtresse donnait à manger quelque fois...y avait la ferme, bien sûr, mais on était pas riches.

On n'a pas eu vraiment de problèmes avec les allemands: ils venaient chercher des œufs, du lait, des légumes, c'était des soldats de la Wehrmacht... Les jeunes hommes du village étaient cachés dans les bois pour échapper au STO, même qu'un jour mon fiancé est resté un bon moment couché au fond du ruisseau pendant que les allemands fouillaient partout pour embarquer les hommes. Il a bien ri après, mais sur le coup, c'était pas pareil ! On s'est mariés en 44, les allemands n'étaient pas encore partis.

Au carrefour de la Folie, un carrefour de 4 routes, il y a eu un sacré bombardement ! C'était tout à côté de chez nous, il y a eu des morts... En fin de compte, les allemands ne nous ont pas trop embêtés, sauf qu'ils nous prenaient les $\frac{3}{4}$ de ce qu'on produisait ! Ce qui nous faisait très peur, ce sont les avions qui nous tournaient autour... Je me souviens qu'une nuit, on avait une vache pleine qui allait avoir son veau, et, en traversant la cour avec une grosse lampe, on a été mitraillés !! On ne savait même pas si c'était des anglais... ou des allemands !

Huit jours avant qu'on se marie, on était dans le bourg, les allemands nous ont dit qu'il fallait partir, ils installaient des canons dans l'église, on se disait : « *Il ne restera rien de notre petit pays !* ». Alors on est tous partis dans la campagne, drôle de vie... (Rires). On a su très vite que le débarquement avait eu lieu, les allemands sont partis sur la côte, après ils sont revenus, mais en débandade ! C'est là qu'on les a vus, ils stationnaient dans l'ancien cimetière, dans les grandes maisons aussi, et puis ils sont partis... On ne les a plus vus...

Une semaine après le débarquement, on se mariait ! On a eu 4 enfants, ils ont bien réussi, et voyez, on est toujours là !

Mon Expérience de la Guerre - Témoignage de Tei Hamai

Recueilli et traduit par Chantal Nakata

Je suis née en 1923 à Otake, à environ 30 km à l'Ouest d'Hiroshima. Ayant subi le lavage de cerveau par l'éducation militariste et le patriotisme au lycée, j'ai grandi en devenant totalement une jeune fille patriote.

Quand la guerre du Pacifique a éclaté et que le Japon a commencé à se battre contre les Etats-Unis, notre vie quotidienne a fortement été influencée par la guerre.

Les gens manquaient de presque tout. Non seulement le riz était rationné, mais aussi d'autres produits alimentaires, les vêtements et le nécessaire de la vie quotidienne.

Quand nous parvenions à obtenir quelque chose par l'association de quartier, nous le partageons avec nos voisins. Nous cultivions des terrains vacants et y plantions des patates douces mais aussi des légumes afin de subvenir au manque de nourriture.

Nous avons aussi construit des abris anti-aériens, creusant dans le versant de la montagne. J'ai travaillé dur avec mes voisins, couverte de boue, tenant une pioche ou une pelle.

Les magasins la plupart du temps étaient fermés n'ayant rien à vendre. Occasionnellement on entendait dire qu'ils avaient pu obtenir de la viande, du poisson ou du sucre. Les gens avec leur sac à provisions faisaient une longue file d'attente et ne



pouvaient obtenir que peu de choses même après avoir attendu longtemps.

Dans ma famille mes deux frères aînés, enrôlés dans l'Armée, étaient partis à la guerre. Mon père qui était bonze, ma mère, ma sœur jumelle et moi, nous nous entraînions.

Aux environs de 1942, le gouvernement a commencé à forcer les jeunes inemployés à travailler dans les usines de munitions. Le travail était dangereux et nous ne pouvions choisir le lieu de travail. Dès lors, j'ai commencé à travailler comme remplaçante dans une école primaire qui manquait de personnel, car les professeurs étaient partis à la guerre. Ma sœur a obtenu un travail dans un bureau de l'Académie Navale (Kaigun Sensui Gakko).

Quand la guerre faisait rage, les provisions se faisaient de plus en plus rares. A l'école où je travaillais, nous avons converti le terrain alentour en potager où nous cultivions des patates douces et des potirons. Nous avons offert la majorité des patates douces au gouvernement comme produit de substitution pour l'essence. Le reste nous le donnions aux élèves affamés.

Le 10 mai 1945, le parc de combustibles de l'Armée et de la Société pétrolière Koa (raffinerie), située à environ 4 km de notre école a subi une attaque aérienne intense¹⁰.

Photos avant et pendant le bombardement de la raffinerie



¹⁰ Effectué par le 39th Bomber Group

L'école est devenue pour l'occasion un hôpital temporaire.

Après avoir évacué les enfants près d'une forêt proche d'un sanctuaire shintoïste, la moitié des professeurs sont restés à l'école. Nous avons vu les avions ennemis nous survoler et larguer un grand nombre de bombes sur la raffinerie. Peu après, des personnes blessées arrivaient à l'école transformée en hôpital de fortune les unes après les autres. Une personne avec une jambe pendante, une autre qui avait perdu un bras, une dernière saignant de la tête. Toutes étaient sérieusement blessées.



Certaines victimes des radiations sont marquées dans leurs chairs. Beaucoup mourront quelques jours après les bombardements (DR)

Les médecins militaires et beaucoup de personnel médical sont venus de l'Académie Militaire et ont commencé directement à soigner les blessés. La pièce du directeur était devenue une salle d'opérations et toutes les classes étaient remplies de

personnes blessées. Une des classes de l'ancienne école a été utilisée comme morgue et beaucoup de personnes y reposaient. De plus, l'école était bondée, les gens demandaient des renseignements sur leurs proches ou leurs connaissances. C'était vraiment la confusion générale.

Notre école a eu la permission d'utiliser la salle de réunion de la coopérative agricole en guise de classe de substitution, la salle de conférences d'une compagnie et le bâtiment principal d'un temple. Un mois plus tard, nous avons pu retourner à notre vie scolaire habituelle.

Pendant ce même mois de mai, nous avons reçu l'annonce officielle de la mort de mon second frère, mort au combat aux Philippines. Dans la boîte en bois qui nous a été remise, il y avait un os d'un doigt, long d'environ de dix cm, semblable à un bâton brûlé que nous avons mis dans la tombe et nous avons prié pour lui.

Mon frère aîné est revenu vivant l'année suivante et a appris la mort de son frère. Il était totalement effondré en apprenant la triste nouvelle.

La chance se retournait de plus en plus contre le Japon. Les villes étaient bombardées les unes après les autres et détruites par le feu.

Le 15 juillet, un collègue de trente cinq ans et aspirant à devenir le chef de l'école, avait finalement reçu ses papiers militaires. Nous étions si tristes et nous ne savions que faire, comme si nous avions perdu un père.

Les vacances d'été sont vite arrivées mais nous n'avions pas de congés. Les enfants étudiaient un peu, s'occupaient des légumes dans les champs, aidaient les familles des soldats partis au front et rentraient à la maison vers midi.

Je me souviens que le 6 août était un jour chaud, si chaud. Nous sommes rentrés en classe le matin et nous nous sommes salués. Au moment où nous avons soulevé notre tête, un éclair aveuglant nous a fait fermé les yeux et tous, nous avons crié et nous nous sommes accroupis. Je pensais qu'il fallait que nous nous échappions et emmener les enfants dans le grand tunnel qui servait de refuge dans la montagne à deux cents mètres de l'école.

Après avoir couru pendant un moment, il y a eu une grande explosion comme une centaine d'orages, qui a fait trembler le sol. Ayant une peur bleue, nous nous sommes tous rués dans le tunnel. Mais après cela, tout est devenu très calme et il n'y avait plus aucun bruit. Nous avons attendu un assez long moment mais rien ne s'est passé. Dès lors, nous avons décidé de renvoyer les enfants à la maison et les professeurs les ont reconduits chez eux.

A cette époque, il avait été dit qu'un réservoir de gaz avait été bombardé et avait explosé. Nous avons appris peu de temps après la guerre que c'était une bombe atomique.

Après que les enfants fussent rentrés chez eux, les enseignants se réunirent. Puis mon père est venu à l'école et a dit : *"Ta sœur n'est pas rentrée d'Hiroshima. Il semble qu'il y ait eu un désastre là-bas. Rentre directement à la maison"*.

Pourquoi ma sœur jumelle n'était-elle pas avec nous ce 6 août. Il faut savoir qu'à cette époque une partie de la population s'était échappée du centre de la ville d'Hiroshima vers les campagnes, laissant ainsi les maisons vides afin d'échapper aux bombardements de l'Air Force. La municipalité prévoyait de détruire les maisons encore debout et de laisser un grand espace afin d'établir des coupe-feux. A cette fin elle avait réquisitionné la population des villes et des villages des alentours pour effectuer cette tâche.

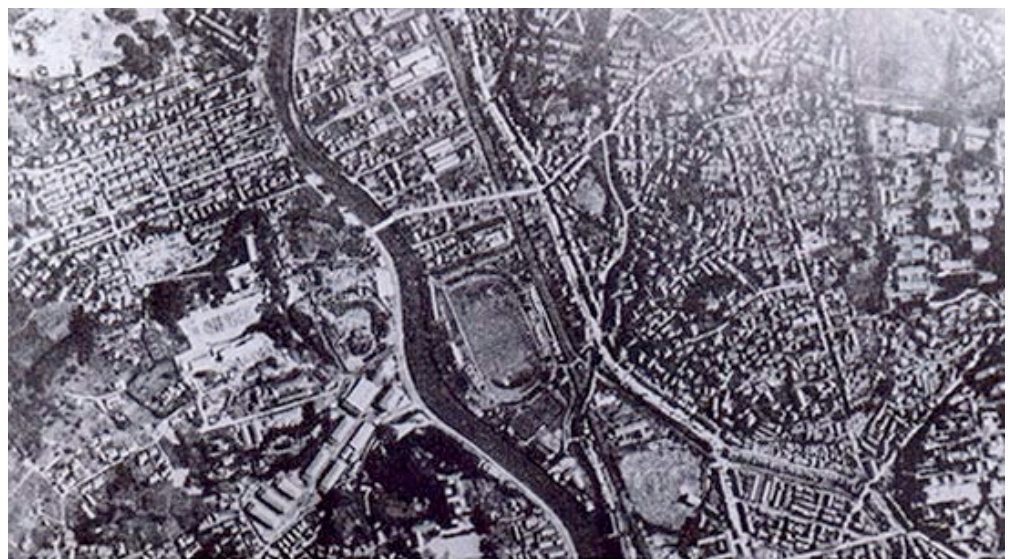
La ville d'Otake avait reçu l'ordre de réquisitionner une personne par famille pour y prendre part et ma sœur s'était rendue à Hiroshima tôt le matin en train en compagnie de beaucoup d'autres personnes.

A l'époque, le Japon était incroyablement pauvre même avant la guerre. En milieu rural,

peu de familles avaient le téléphone, la plupart des familles n'avaient pas de vélo et personne n'avait de voiture. Ma famille avait un vélo que mon père utilisait pour aller aux funérailles et cérémonies mais nous n'avions pas de téléphone.

Ce 6 août mon père avait fait tout le chemin en vélo pour venir me chercher à l'école. Il m'a laissé le vélo et est rentré à pied à la maison. Sur le chemin, empressée de rentrer, j'ai vu beaucoup de camions militaires chargés de personnes blessées qui venaient d'Hiroshima. J'ai réalisé qu'il y avait eu une vraie catastrophe. Les gens qui descendaient des camions, étaient totalement couverts de suie et leurs cheveux, vêtements, figure et bras étaient brûlés. Ils marchaient en trainant les pieds avec des restes de vêtements sur leurs bras.

Vue aérienne avant et après l'explosion nucléaire de la ville de Nagasaki (DR).



Certains marchaient en criant, leurs bras pendants avec de la peau pelée qui restait suspendue. J'avais tellement pitié pour eux que j'étais en pleurs.

Nous avons entendu que les personnes blessées étaient regroupées à trois endroits dans la ville. Nous sommes allés chercher ma sœur avec l'aide de voisins. Dans l'après-midi, nous l'avons finalement trouvée, accroupie dans un coin de la mairie, tenant les morceaux non brûlés de vêtements dans ses bras. Elle était consciente mais elle ne pouvait marcher. Elle était gravement blessée. Presque toute la partie supérieure de son torse était brûlée. Les voisins l'ont couchée sur une planche de porte faisant ainsi office de brancard et ils l'ont transportée à la maison.

Ma mère s'en est occupée jour et nuit même quand il y avait une alerte. Elle disait : *"Je préférerais plutôt mourir avec elle que de la laisser ici"*. Mon père et moi, nous nous réfugions dans l'abri dans le jardin, nous tracassant pour elles. Peu de temps après, elle a commencé à vomir du sang noir et ses selles aussi sont devenues noires comme du goudron. Ses intestins semblaient aussi avoir été brûlés.

Malgré les soins désespérés de ma mère, elle est devenue frêle de jour en jour et est décédée paisiblement le soir du 12 août, veillée par ma mère bien-aimée. Elle venait juste d'avoir vingt-deux ans.

Nous avons eu une morne veillée funéraire avec seulement une petite lampe à cause des restrictions. Nous avons donné à ma sœur de simples funérailles, entre les alertes aériennes le jour suivant. Mon père et moi avons mis le cercueil sur une charrette à bras et l'avons transportée jusqu'au crematorium situé à un peu plus de deux kilomètres de la maison. Nous avons refusé l'aide des voisins car il pouvait y avoir un barrage à tout moment. Sur le chemin du crematorium, nous avons entendu plusieurs fois des alertes et nous nous sommes cachés dans la forêt laissant le cercueil dans la rue. Mais nous y sommes arrivés et nous y avons pu faire brûler le cercueil. Le long du chemin, les gens qui ne pouvaient utiliser le crematorium, car il y avait en effet trop de morts, entassaient du bois et brûlaient les corps à l'extérieur.

Deux jours plus tard, la guerre s'est terminée par la capitulation du Japon le 15 août. Cependant à Otake, la plupart des familles avaient un membre gravement blessé. Elles ont eu une période difficile par manque de médicaments et de nourriture.

Beaucoup de personnes ont écrit et parlé au sujet des tragiques conditions d'Hiroshima car elle a été directement attaquée par la bombe atomique mais la situation à Otake, à environ 30 km d'Hiroshima était peu connue.

Après la fin de la guerre, même si nous étions en manque de vivres et que la vie était encore difficile, nous étions contents de passer une soirée éclairée, sans alertes et sans subir les black-out. Mes parents et moi parlions de ma pauvre sœur, morte trop jeune et nous versions des larmes.

Maintenant, j'ai 85 ans. J'ai eu la chance avant de devenir sénile de pouvoir écrire mon expérience de la guerre. J'ai pris conscience que la Paix est précieuse et du fond du cœur, j'espère qu'il n'y aura jamais plus de guerre.

J'ai aussi vraiment apprécié d'avoir eu le temps de raconter mes souvenirs à propos de ma sœur, souvenirs que j'ai eu au fur et à mesure tendance à oublier, plus de soixante ans après la guerre.

Le Dôme de Genbaku, un des seuls bâtiments qui n'a pas été complètement détruit par l'explosion de la bombe atomique le 6 août, fait partie du Mémorial de la Paix à Hiroshima (DR)



Témoignage d'Antoinette Bouteville

Recueilli par Danielle Lélard

Madame Antoinette Bouteville est née le 5 décembre 1929

J'avais dix ans quand la guerre a éclaté. Nous étions trois filles à la maison, une plus petite, une plus grande. Nous habitions à Verrières, dans l'Orne, et j'y vivais encore avant d'arriver à la Maison de retraite ! Mes parents étaient des petits fermiers, mon père était parti en 40, mais quand il a vu la débâcle, il s'est caché, il a attendu que ça se passe et puis il est revenu. Maman n'avait pas trop de difficulté pour nous nourrir, il y avait des œufs, des volailles, du lait... nous avions trois vaches !

Mais les « chleuhs » nous prenaient beaucoup. Ils arrivaient dans leur camion et leur chef avec sa grande casquette, donnait l'ordre de tirer dans le tas ! Il montrait du doigt ses victimes en criant « ta-ta-ta-ta » ! Les autres tiraient... (NDL : à ce moment-là, je ne peux m'empêcher de demander : ils tiraient sur des HOMMES ?)

Ils tiraient sur les poulets, et après ils les embarquaient pour les manger ! Nous, il nous restait que les plumes ! J'avais une de ces trouilles, je me cachais avec mes sœurs dans la maison, mais c'étaient les maîtres, hein, on ne pouvait rien y faire ! Les allemands étaient de passage dans notre village, après ils allaient sur Nogent ou sur Alençon.

Par contre on a vu beaucoup de gens après le débarquement ... Pour arriver chez nous, il y avait un chemin bordé d'arbres qui formaient une voûte, ils se cachaient en dessous pour échapper aux mitraillages incessants des avions alliés. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait ! On a même vu des combats aériens, et des avions sont tombés, pas très loin de chez nous. Par chance, la ferme n'a pas été touchée.

On a recueilli également beaucoup de familles, les gens dormaient dans le foin, dans la grange. La plupart des gens qui fuyaient venaient

principalement du Calvados, ils s'en allaient de la côte, poussés par les combats. Mais le pire, c'était les deux queues¹¹ ! J'ai eu une trouille monstre moi ! C'était des avions canadiens, ils bombardaient les « chleuhs » qui se sauvaient, ça explosait partout... Surtout sur la grande route, la route d'Alençon. Ils mitraillaient aussi, hé là ! Ils étaient sauvages ceux-là ! Ils ont fait de gros dégâts...

Et puis après tout ça, on a vu arriver les américains. J'ai eu moins peur d'eux quand ils ont tourné avec leurs camions et leurs jeeps dans la cour de la ferme et ainsi de suite que quand c'était les camions allemands. Les allemands, j'en avais une trouille monstre, c'était vraiment les maîtres... Ils étaient brutaux, fallait pas rigoler hein ! Surtout à ce moment là, fallait faire attention, fallait pas les regarder...

Après, ça s'est calmé et on a fait la fête au village, mais gentiment, en 44, je n'avais que 14 ans et les parents ne me lâchaient pas comme ça, mais faut dire que je ne demandais pas non plus !

Vue d'artiste d'un P-38 Lightning



¹¹ Il s'agit du P-38 Lightning

Témoignage de Nelly Demoulin alias Claudine

Recueilli par Raymonde Vandenbroucke

Mai 1940, la nouvelle tombe comme un couperet : l'armée allemande déferle sur la Belgique. Mieux équipée, mieux entraînée, elle ne laisse aucune chance à une armée qui, malgré des actes de bravoures et d'héroïsmes doit reconnaître sa défaite.

C'est un climat de panique qui s'installe à la maison.

Mes parents avaient vécu la guerre 14-18, leurs récits étaient terrifiants. Les Teutons coiffés de leur casque à pointe liaient, deux par deux, les civils et les jetaient des ponts de la Meuse !

Ils {mes parents} n'avaient, dès lors, plus qu'une seule idée : partir et gagner l'Angleterre. Papa était souffrant mais il maintint sa décision.

Munis pour tout bagage, d'un drap noué autour d'un bâton renfermant le strict nécessaire, papa, maman et moi partîmes à pied vers Saintes¹². La route était encombrée de véhicules civils et militaires entre lesquels les gens se frayaient un passage.

Nous étions à peine partis que les "Stukas" nous mitraillaient et déjà nous apprenions les gestes de survie, plongions dans les fossés et découvrions la mort...

Je me souviens d'un combat entre un avion anglais et un avion allemand, tandis que nous nous terrions dans les fossés, les Britanniques se rasiaient tranquillement en donnant chacun leur appréciation sur la tactiques des pilotes !

Au bout de quelques heures de marche, l'état de santé de mon père s'aggrava, il lui fallait des soins. Sur la route, j'aperçus un véhicule qui s'approchait à toute allure, c'était une ambulance anglaise. J'ai joué le quitte ou double en me plaçant au milieu de la route pour la stopper. Elle freina à mort et

s'arrêta net devant moi. Ils acceptèrent de nous prendre et prodiguèrent des soins à mon père et nous déposèrent à Arras en France.

Je voudrais souligner ici l'accueil fantastique de la population française à notre arrivée.

Nous étions devenus des réfugiés ; épuisés, sales, assoiffés, affamés. La main qui tend une gourde, le petit mot d'encouragement ont une signification importante : la solidarité !

Papa fut immédiatement pris en charge et nous prîmes le train à destination de Paris Montparnasse. Le voyage fut ponctué par le fracas d'un violent orage et des bombardements. Il faisait une chaleur suffocante et mon père était de plus en plus mal.

A notre arrivée se déroula quelque chose d'incroyable. Dans le brouhaha indescriptible, perdus parmi des centaines de personnes, des scouts prévenus par je ne sais qui, attendaient mon père à la descente du train avec une civière !

Nous avons été conduits dans un hôtel où mon père fut soigné. Au bout de quelques jours, sa santé s'était améliorée et nous prîmes à nouveau le train pour Carhaix situé en Bretagne, dernière étape avant Brest.

Sur place, je me portais volontaire pour aider les autorités à faire face à l'arrivée des réfugiés toujours plus nombreux.

A Carhaix, nous logions chez l'habitant et la vieille dame bretonne qui résidait également là, répétait que jamais les Allemands ne viendraient jusqu'en Bretagne...!

Hélas, peu de temps après, une division blindée SS pénétra dans le village. Les Allemands étaient enragés et plusieurs habitants furent assassinés.

¹² Village près de la ville de Tubize en Belgique

Bien vite, les chances d'atteindre l'Angleterre s'estompèrent et on décida à l'unanimité de retourner à Tubize.

C'est dans un camion sans bâche que nous avons pris le chemin du retour. La traversée de Reims nous marqua fortement. Suite aux bombardements, le tracé de certaines rues avait disparu. Les conduites éventrées jetaient dans le ciel des gerbes d'eau.

Partout des hommes et des femmes, tels des automates éteignaient les incendies, déblayaient les ruines à la recherche des survivants. Tout cela dans une odeur de chair brûlée...

Dans ce décor lunaire, où résonnaient le bruits des bottes et les chants nazis, seule la cathédrale s'élevait dans le ciel comme un poing levé.

Le silence, la tristesse et la révolte furent, tour à tour, les compagnons de notre voyage. Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre départ.

Au fur et mesure que les jours passaient, les signes de l'occupation devinrent de plus en plus visibles.

Comme pour beaucoup d'autres familles belges, une partie de la maison fut réquisitionnée par les Allemands. Trois soldats s'installèrent chez nous. Ils faisaient partie d'une unité blindée qui partit sur le front russe. Deux d'entre eux n'étaient plus tout jeunes et nous parlaient quand leur officier n'était pas là. Il regrettaient leur famille et se demandaient ce qu'ils faisaient là. Souvent, ils écoutaient avec nous les nouvelles que la BBC diffusait.

L'officier SS était plus jeune et tout le monde s'en méfiait.

Avant la guerre, je poursuivais des études au Conservatoire de Bruxelles. Je me destinais à une carrière de pianiste. La guerre est venue et j'ai dû interrompre mes études. Grâce à mes connaissances musicales, je choisis de donner des cours de piano à domicile ce qui se révéla plus tard une bonne couverture lors de mes missions.

En 1940, j'avais 19 ans. Les loisirs étaient plutôt rares. On organisait quelque fois des opérettes et on me demandait d'animer les entractes.

J'accompagnais au piano un chanteur. Nous ne manquions pas de glisser dans notre répertoire des chansons qui faisaient à peine allusion à l'occupant allemand. Nous avions un succès fou dans la région...

Il y avait dans le public des soldats allemands et ils n'y ont vu que du feu. C'était de la folie, penserez-vous, oui, peut-être, mais c'était plus fort que nous.

Nous ne pouvions accepter d'être asservis.

Mon quotidien était émaillé d'actions semblables. On savait, grâce à la BBC, que la lutte se poursuivait.

Les incursions d'appareils britanniques se firent de plus en plus nombreuses et, dans mon for intérieur, je rêvais de pouvoir prêter main forte aux Alliés. Chaque fois que nous entendions un bruit d'avion, mon père et moi scrutions le ciel.

En 1942, mon désir allait se concrétiser. Un employé de mon père que nous rencontrions souvent prit contact avec moi. Dans les premiers temps, mon rôle fut de distribuer des journaux clandestins. Mes parents, en aucun cas, ne devaient connaître mes activités. Après une période de stage, je fus désignée pour porter des messages. Je dissimulais ceux-ci dans mes cheveux bouclés.

A plusieurs reprises, ma vie fut mise en danger, notamment le jour où je fus suivie par un pseudo bossu.

En réalité, c'était une chemise noire¹³. La Résistance le repéra et ...

Et cet autre jour, où à la gare du Midi, j'attendais le train pour Clabecq. A quai, il y avait un train transportant des troupes allemandes. Irritée par leur conduite, je crachai à leur rencontre. Bien mal m'en pris car deux feldgendarmes m'encadrèrent et me conduisirent au poste de police de la gare.

Là, deux souris grises m'interrogèrent. Heureusement, je gardai mon sang froid et leur expliquait que j'avais craché parce ce que j'avais quelque chose dans la gorge qui ne passait pas.

¹³ Surnom donné aux collaborateurs belges

Enfin, ayant trouvé mes partitions, je dus prouver que j'étais musicienne.

L'issue de cette arrestation aurait pu tourner mal. Je crois que j'ai dû mon salut à un détail qui détourna leur attention. En fait, elles étaient intriguées par mon ticket de train. Il renseignait Tubize-Bruxelles aller retour et je leur avais dit que je descendais à Clabecq.

En réalité, j'avais acheté mon ticket de transport à Tubize mais je prenais le train en gare de Clabecq, laquelle était située à 100 mètres de mon domicile. Quelques coups de téléphone confirmèrent mes dires et leur enleva tout soupçon...J'étais libre.

Plus les mois avançaient, plus les actions armées se multipliaient dans la région. On me forma au maniement des armes. Les exercices de tirs se faisaient dans le bois d'Ittre¹⁴

J'étais excellente au tir mais je n'eus jamais à vérifier mes talents de tireuse. Le transport d'armes et de munitions devint fréquent et j'y participais très fréquemment.

Lors de la libération du territoire je fus souvent mise à contribution. Ce fut notamment le cas à Bruxelles où je fis deux prisonniers.

Je me souviens également avoir du passer les lignes allemandes afin de porter des messages aux groupements de la Résistance qui se trouvaient encore en zone occupée par les troupes allemandes.

La Libération de la Belgique opérée, je fus démilitarisée. Mon job était terminé !

Mais la guerre allait encore se poursuivre plusieurs mois et il faudra encore beaucoup d'efforts et de sacrifices pour venir à bout de l'ennemi.

Témoignage de Madame Ducluzeau Schaffner

Recueilli par Kathy Delogu



Madame Ducluzeau Schaffner se trouve à Dinant alors les Alliés viennent de débarquer en Normandie. Voici ces premiers jours de l'été 1944 et ceux, plus sombres, de l'Occupation, vécus par une femme prise au cœur de la tempête

Pratiquement tous les bretons étaient pour les Alliés. Ainsi toutes les radios durent être apportées à la Kommandantur dès les premiers jours de l'Occupation, sous peine de graves sanctions. Certains les gardèrent pourtant soigneusement dissimulées dans les greniers, les brouillages rendant souvent inaudibles les émissions « Les français parlent aux français » de Maurice Vau Moppès et Jean Oberlé, que j'ai très bien connus.

Dinard en 1942

Dès 1941, arrive une décision de zone interdite côtière, sur une profondeur d'une dizaine de kilomètres. Ce même été, les téléphones,

¹⁴ Bois d'Ittre près de Tubize

télégrammes, et transports sont interdits, sauf pour raison impérative. Les entrées et sorties des gares sont contrôlées par les militaires allemands. A Dinard, on meurt de faim. Nous ne pouvons transporter de la nourriture vers la « zone interdite », seuls les natifs peuvent encore y rester. Des mines sont posées partout, les champs se couvrent d'énormes croix métalliques, les plages sont également minées et parsemées d'énormes poteaux verticaux. Bien évidemment, les contrôles d'identité sur la voie publique et dans les hôtels sont permanents.

Dans les tous premiers jours de 1944, d'importantes troupes partent en vedette rapide vers St Malo. Quant à moi, j'ai été conduite à la Kommandantur deux fois : d'abord parce que j'ai refusé qu'un officier allemand m'aide à enfiler mon manteau et ensuite parce que deux jeunes allemands voulaient voler ma bicyclette en m'en faisant descendre, ce que j'ai refusé. Nous étions nombreux à tracer à la craie, en vitesse et sur les murs le signe 'V' de la victoire et des croix de Lorraine.



Des officiers allemands se rendent aux troupes américaines dans un St Malo dévastés par les combats qui ont fait rage pour faire tomber le « festung »

Le lundi 5 juin 1944, le colonel von Aulock, revenu de Russie où deux de ses fils avaient été tués, avait décidé de faire de St Malo, Saint Servan, Dinard, St Briac et Pleurtuit, une « forteresse ou festung »,

vidée de ses habitants et où l'armée allemande se battra jusqu'au dernier homme. Il avait institué un couvre feu à 19h00, interdiction faite de sortir dans les rues. Le temps est exécrable avec vent et pluie, la mer est démontée. De nombreux otages arrêtés et incarcérés au fort de St Malo. La côte était truffée alors d'énormes blockhaus et nous avons été expulsés de notre maison, dès Noël 1942 (l'actuelle Thalassa de Dinard), je me souviens que Rommel était venu plusieurs fois en 1943 et 1944.

Vers la tombée de la nuit du 5 juin 1944, nous avons été alertés par le bruit d'une quantité d'avions venant de la mer, se dirigeant vers l'intérieur. Une véritable armada, des centaines d'avions, et dans le jardin, ma mère et moi étions folles d'excitation ! Ces vols durèrent une bonne partie de la nuit, nous fûmes sûres que le grand événement allait se poursuivre chez nous ! Des éclats d'obus de la DCA tombaient partout, de gros éclats acérés, comme des lames de rasoirs.

Mardi 6 juin 1944 : j'arrive à la crèche de la Croix Rouge où j'étais en stage, pendant mes études d'infirmières de la CRF (je me suis engagée comme secouriste en octobre 1941). Je lavais un bébé dans une baignoire lorsqu'une fille dit « les anglais ont débarqués cette nuit ! ». Ni une ni deux, en tenue blanche, j'ai sauté sur ma bicyclette, et filé chez des amis, qui avaient caché une radio dans leur grenier. Il était 7h50 et on a entendu, cachés sous les poutres, l'immense nouvelle annoncée dans un français rendu presque inaudible par le brouillage du son.

Retournée aussi vite à la crèche, j'ai vu des groupes de soldats allemands, casqués, armés, qui empêchaient les passants de se parler, encore moins de s'attrouper, même à deux ! Ils avaient mis la baïonnette au canon et piquaient les gens qui parlaient ou voulaient s'approcher les uns des autres ! Il me semble que le couvre feu a été décrété à 17 heures ou 16 heures, le temps était moins mauvais que la veille. Le lendemain, on a su que Bayeux avait été libérée et bien sûr, tout le monde pensait aux sacrifices et aux dangers encourus par les troupes alliées. En fin de soirée, vers 21h une suite ininterrompue de coups de canon, fait trembler les sols et les murs de la petite maison où nous étions réfugiés — « le ciel vers la mer était illuminé d'orange, reflétant d'intenses vagues de lumière.

Nous avons cru à un débarquement » – Nous sommes allés porter de l'eau et des vêtements dans l'abri sommaire souterrain que notre jardinier avait construit dans le jardin, recouvert de branchages et profond d'environ 1,5 m. Il s'agissait d'une grosse bataille navale au large des « Sables d'or » et St Jacut (Côtes du Nord). En ville, les allemands étaient de plus en plus violents – arrêtaient les pêcheurs qu'ils soupçonnaient vouloir s'évader vers l'Angleterre et rançonnaient leurs barques. Arrogants, ils avaient voulu prendre la grande berline Renault de mon grand-père qui n'avait pas roulé depuis 4 ans, et bien sûr était en panne d'essence.



Le « festung » St Malo tombé, le colonel von Aulock se rend aux troupes américaines (DR)

Nous étions malades d'angoisse et d'impatience en attendant l'arrivée des alliés qui, apprenait-on, stagnaient dans la plaine de Caen et vers St-Lo ou Avranches. Quand après plusieurs batailles navales proches au large, nous avons appris qu'une colonne de l'Armée de Patton était sortie d'Avranches et s'approchait de St Malo par la côte – Et que ce maudit von Aulock ordonnait « l'évacuation immédiate » de tous les habitants de la « festung » en menaçant de fusiller les récalcitrants. Mes patronnes de la Croix Rouge m'ont estimées trop jeune pour rester et ordonnées de suivre ma mère hors de la « Forteresse ». Nous sommes partis à une quinzaine, mères et enfants, à pieds, avec nos bicyclettes qui, faute de pneus à trouver, roulaient sur les jantes ! Nous avons atteint Ploubalay en flammes, incendié par les allemands, puis St Jacut à

environs 20 km de Dinard où les habitants nous ont hébergés.

La bataille dans la plaine entre Dinan et Dinard et sur la côte, devant St Malo dura jusqu'au 13 ou 14 août 44. La nuit, on voyait les flammes partout, surtout sur la côte, vers St Lunaire, Dinard et St Malo. Puis, deux jours plus tard, plus aucune explosion ! Le chef local de la Résistance à St Jacut qui nous avait hébergés nous déclara : « *Ca y est !! Les américains sont là !! Ya plus de boches !!* » Du coup à plusieurs nous avons décidés d'aller à vélo (j'avais pu confectionner des « pneus pleins » à l'aide de vieilles chambres à air) voir nos maisons et l'état de la ville.

J'ai mis mon petit casque de la Croix-Rouge et mon brassard, je suis arrivée par la rue St Alexandre, le calvaire de St Enogat était à moitié détruit, et deux énormes chars sur la place se faisant face, l'un vers l'autre, l'autre bouchant le passage. Ils ne tiraient pas mais les maisons de la place, dont l'Hôtel Beauséjour, étaient détruites. Impossible d'aller jusqu'à notre maison, pas âme qui vive dans les rues. Il était déjà presque 17h ou 18h, j'ai décidé de retourner à St Jacut par les chemins de terre et je me suis dirigée vers l'église de Dinard, dont toute la toiture et le clocher brûlaient. Je n'entendis aucun bruit de canon mais les avions bombardaient la cité de St Servan. Chaque bombe faisait dans le ciel un gros nuage blanc,

St Malo était noyé de fumée, l'air était âcre et la cité était le QG de von Aulock et son état-major. J'ai su plus tard que les bombes contenaient du phosphore comme celles que les américains ont, jusqu'au 3 septembre 1944, jetés au large de Dinard quand les allemands se sont enfin rendus.

J'étais seule, j'avais peur. Les rues et trottoirs étaient défoncés, couverts d'épaves et de blocs de pierres. Je me suis un peu abritée, puis tenaillée d'être bloquée là, j'ai continué comme j'ai pu, sortant de Dinard encombré d'engins de toutes sortes : pas d'allemands en vue ni d'américains, ni même d'habitants, j'avais peur... Aucun de mes quatre ou cinq amis partis en même temps que moi n'étaient là. J'ai bien mis deux ou trois heures, ne pouvant presque pas utiliser ma mauvaise bicyclette et slalomant entre les obstacles. Quatre kilomètres plus loin, je suis tombée sur un chemin bordé de haies que j'ai reconnu comme étant probablement celui menant au Villou, roche de St Lunaire, entre

Pleurtruit et Dinard. Il y avait de sourdes détonations, que je n'avais pas perçues dans Dinard, alors que le chef de la Résistance de St Jacut m'avait affirmé que les combats étaient finis ??... Etaient-ce des tirs sporadiques ?...

Montée sur mon vélo, j'ai fini par trouver un chemin de terre, je me suis réjouie de cette aubaine ! Il était déjà 9 heures du soir quand un bruit, un coup plutôt de canon me fit presque éclater les tympans, je suis tombée dans le fossé – *On ne peut pas imaginer le fracas* – Etourdie j'ai hurlé, ce qui m'a paru des heures ! J'ai alors aperçu sur ma gauche d'où m'avait semblé venir le fracas du canon, passant dans les trous de la haie, trois ou quatre soldats, casqués, filets et branches sur leurs casques, me criant en anglais : « *Where are you ?* » ou « *Who are you ?* » J'ai hurlé : « *Here !* » - « *Here !* » !! Ils m'ont ramassée dans le fossé, mon petit casque de la Croix-Rouge était tombé je ne sais où, (on l'a retrouvé le lendemain) et portée à une trentaine de mètres de là, dans un champ où, j'ai vu les silhouettes de pas mal de blindés mais qui ne tiraient plus. Ils m'ont hissée dans un gros char, je suis sur que l'entrée était par l'arrière et en hauteur. Puis, alors que j'étais encore « sonnée », ils m'ont installée au milieu d'un amas de coffres et de tuyaux.



Madame Ducluzeau Schaffner en 2007(dr)

Je me souviens d'une allée centrale dans ce blindé, avec une dizaine de militaires, tous blessés, ils étaient peut être une quinzaine. Ils m'ont offert du café, c'était du café en poudre, chose que je n'avais jamais vue. Ils m'ont donné des biscuits avec du fromage et du jambon en mousse, du « *pinet-butter* », du chocolat ! J'étais au paradis. J'ai l'impression d'avoir parlé des heures avec eux ! Ils m'ont coupé des petits bouts de mes longs cheveux blonds pour mettre dans leurs médaillons autour du cou. Ils étaient canadiens, sous l'uniforme américain et m'ont dit appartenir au 802nd Anti tank Battalion. Ils portaient du côté gauche de leurs blousons une longue barre rectangulaire d'émail bleu décorée d'un fusil couleur argent (Infantry Badge Rifleman). Ils m'ont même donné leurs noms et adresses – L'un d'eux, je me souviens, était beau comme un dieu, il s'appelait Saintonge.

Une fois remise du choc, les tirs au loin s'étaient arrêtés, et il faisait maintenant nuit, il était peut-être une ou deux heures du matin. La batterie d'artillerie, qui m'avait fait éclater le crâne et tomber dans le fossé, ne tirait plus. Dans le char, j'ai aidé à consolider des bandages, donner des médicaments, fait du café. J'étais fascinée par cette poudre marron qui fondait à l'eau bouillante ! J'allais avoir 20 ans et 5 ans de guerre derrière moi. Dès que la nuit est devenue claire, je leur ai laissé mes nom et adresse, et demandé à repartir vers St Jacut où ma mère devait être morte d'angoisse, si mon vélo, bien entendu était encore en état de rouler. Il l'était. Et moi j'étais à peu près indemne, mais si épatée que tout en valait la peine !... On a retrouvé mon petit casque, ma lumière fonctionnait et après plein de chaleureux adieux, je suis partie, ébahie et ravie. Il n'y avait plus aucun coup de canon – la bataille avait été rude à Pleurtruit les jours précédents. Les allemands étaient en fuite ou prisonniers. C'est au cours d'une célébration à Dinard en honneur des américains de l'armée Patton, quelques années plus tard, que deux soldats du 802^e Bataillon US Anti Tank, m'ont reconnue ! C'est ainsi que je suis devenue : « Membre d'honneur du bataillon », ils ont même écrit tout un article sur moi dans leur revue et remis un insigne, qu'ils ont accroché sur mon béret de la Croix Rouge. Cet insigne, je l'ai toujours avec moi, le béret de mes 20 ans aussi !